

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Paris la nuit...



Photo Germaine Krühl.

“... Sous ces mêmes escaliers, on trouva la tête de la victime du meurtre qui reste célèbre sous le nom du crime de la rue Botzaris...”

Lire en page 3 l'hallucinant reportage de J. Kessel.

Causes célèbres

par Maurice GARÇON

De tout temps, le récit des affaires criminelles a passionné l'opinion. L'imagination humaine aime l'intrigue. Si le roman captive l'esprit et si le théâtre évoque mieux l'image du drame, ce ne sont jamais que fantaisies de littérateurs dont l'intérêt disparaît devant l'histoire vraie.

Le procès de cour d'assises est une pièce tragique qui ne se joue qu'une fois et pour de bon. Au lieu de sentiments imaginés, de situations inventées, ce sont des personnages vivants qui étalent leurs passions, montrent leurs douleurs, exposent leurs tares, proclament leur effroi. Le public frémissant, s'indigne ou s'enthousiasme; il aime le mystère dont s'entoure le crime, cherche à pénétrer la vérité, suit avec fièvre les efforts de la police et applaudit au châtement.

Ainsi, de tout temps, parce que le Palais est l'aboutissement nécessaire de toutes les querelles, les chroniques judiciaires ont connu la faveur du public. Les collections de causes célèbres abondent, et dans un temps où l'absence des journaux ne permettait pas la publication des faits divers, on imprimait sur papier de chandelle des histoires horribles qui se vendaient à bas prix et que s'arrachait un public avide d'émotion. On faisait des chansons, on publiait des poèmes et les vies romancées des Cartouche, des Mandrin, ont précédé de loin les plus modernes efforts de nos romanciers historiens et psychologues.

Puis vinrent les compte-rendus de procès, brochures, volumes, livraisons populaires connurent la gloire des gros tirages et demeurent aujourd'hui encore, des documents précieux qu'un homme curieux ne peut pas ignorer.

Pourtant la presse quotidienne, par la rapidité de ses informations, a fait penser que les revues contenant des écrits vieux seulement de quelques jours ne pourraient plus attirer la foule. Notre siècle est hâtif, les événements se succèdent trop vite, on a besoin de nouveauté quotidienne et la fièvre qui nous agite paraît ne pas permettre de buissonner au hasard du chemin. Rien pourtant n'est plus inexact en ce qui touche le récit des affaires criminelles. On ne conserve pas son journal, on le jette lorsqu'il est lu, et pourtant, on aimerait à relire, groupés avec exactitude, les détails des affaires qui se sont échelonnées parfois pendant plusieurs mois dans les colonnes des quotidiens. La presse de chaque jour est si pressée qu'elle manque souvent de place pour donner autre chose qu'une courte information, les articles sont disproportionnés, hachés, parsemés. N'aimerait-on pas connaître le détail complet des grands procès, suivre les modernes procédés de la police scientifique, voir évoquer par l'image fidèle, les lieux du drame et les traits des acteurs.

C'est ce que fournit chaque semaine *DéTECTIVE* en discutant les grands problèmes sociaux de la criminalité et ses remèdes.

Sommaire

- Page 3. Paris la nuit, par J. Kessel.
- Page 4. La fillette aux yeux tristes sera-t-elle jamais vengée? par Paul Brinquier.
- Page 5. A travers le monde.
- Page 6. Le "Président de la République est-il à l'abri des attentats?" par René Le Cœur.
- Page 7. L'émeraude et les Palmes, nouvelle inédite par Roger Allard.
- Page 8. Grands procès.
- Page 9. Petites causes.
- Page 10. Si vous voulez devenir un bon détective. Le referendum-concours.
- Page 11. La vie légendaire de Collet par André Constant.
- Page 12. Le mystère du lycée de Gladebeck.
- Page 13. Truquages, erreurs et combines du sport (suite) par C. A. Gonnat.
- Page 14. La Série Sanglante (suite) roman policier inédit par S. S. Van Dyne.

Jeudi prochain :

LE Klu-Klux-Klan

par

Victor Llona

LA LANTERNE SOURDE



Le Sosie

Il existe, au Palais, un sosie surprenant de M. Arislide Briand, lequel sosie est le garçon de la 9^{me} Chambre de la Cour.

La ressemblance est si frappante, qu'un peintre ingénieux fixe les traits de cet aimable et modeste fonctionnaire et qu'il expose son portrait, en 1920, au Salon des Indépendants, comme étant celui de l'ancien président du Conseil!

M. Briand se doute-t-il de la supercherie révélée par Détective?



M. Chiappe et les mercantis

L'entrevue des "coalisés du lait cher" avec M. Chiappe a été très orageuse. Dans les couloirs attenants au cabinet du préfet de police, on entendait des éclats de voix... de la voix de M. Chiappe. Qui connaît l'impétuosité du préfet s'imaginer aisément les bonds qu'il put faire, des bonds semblables à ceux des prix du lait, eux-mêmes... Et les "coalisés du lait cher", un peu pâles se regardaient avec effarement. L'un d'eux aurait même insinué: "Et si l'on attendait huit jours pour l'augmentation?"

Mais, il n'eut aucun succès, ni auprès de ses collègues, ni auprès du préfet.

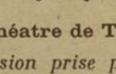


Combien ?

Une femme qui a du sang-froid c'est Marie Bilgery, cette sage-femme de si bonne réputation qui a donné un coup de main, si on peut dire, à la tendre amie du jeune marquis de Besse... Un reporter est arrivé chez elle au moment précis où les inspecteurs l'arrêtaient.

Elle se tourna vers lui: "Combien pour ne pas parler de ça?"

L'autre répondit: "Deux mille. N'est-ce pas votre prix courant?" Ce qui lui fit clore le bec comme par enchantement.



Au Théâtre de Thémis

La décision prise par le procureur général Donnat-Guigue de réserver les plaisirs des grands procès aux seuls professionnels, juges, gardes, avocats, journalistes et naturellement inculpés, n'a pas été sans émouvoir quelques jolies femmes fort friandes d'un spectacle où l'on jouait « pour de vrai ».

L'une d'elles, connue pour n'être point farouche aux hommages masculins, manifestait l'autre jour violemment son dépit dans le cabinet d'un sien ami, avocat de quelque renommée.

— Il m'a enragé, ton Donnat-Guigue. Qu'est-ce que ça peut lui faire que je sois là? Il n'aime donc pas les femmes, cet homme-là?

— Ma belle enfant, reprit le maître, ne vous mettez pas dans une colère qui nuit à votre beauté. N'ayez de crainte: vous assisterez à tous les beaux procès.

— Et comment?

— Je vous ferai citer comme témoin d'immortalité.



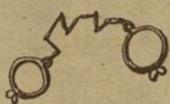
Le pigeon du bandit

Les bandits américains ont trouvé un nouveau moyen pour se faire verser des rançons et autres contributions qu'ils imposent aux riches particuliers.

Ils leur expédient maintenant des paniers contenant des pigeons voyageurs ayant des petits sacs attachés à leurs pattes.

On n'a qu'à mettre dans ce sac la somme réclamée, et le pigeon se charge du transport.

Le procédé est, comme on voit, simple, ingénieux et ne comporte aucun risque... sauf pour les victimes.



Le crime de Compiègne

Les inspecteurs Norest et Lecuir de la Mobile de Versailles ont mis quatre jours juste pour trouver et arrêter Caloire, assassin du vieux garde Favereau qu'on trouva le crâne en bouillie dans la forêt de Compiègne. Beau travail assurément, mais les deux policiers eussent mis moins de temps encore s'ils avaient travaillé seuls avec les gendarmes. Quantité de gens qui n'avaient rien à voir dans l'affaire vinrent faire un tour sur les lieux; résultat: quasi impossibilité de relever traces et empreintes. "Des constatations, disait Vidocq, beaucoup de constatations". Si on y songeait davantage, il y aurait sans doute beaucoup moins d'affaires enterrées.



Les spirites de la police

On se rappelle le fameux procès des spirites anglais devant le tribunal de police de Westminster où Sir Arthur Coven Doyle avait pris la défense des médiums accusés par une inspectrice de la police féminine.

M. Bullock, avocat des spirites propose maintenant dans le journal The Light que chaque personne s'adressant à un médium signe l'engagement suivant: « Si pendant la séance, je reçois des communications pouvant être considérées comme prédiction de l'avenir et passibles de poursuites judiciaires, je m'engage à ne pas les noter et à ne pas les prendre en considération. »

Il ne faut pas croire cependant que l'auteur des aventures de Sherlock Holmes est subitement devenu l'ennemi de la police.

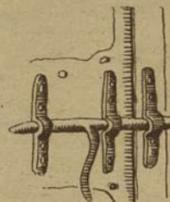
Il voudrait au contraire convertir les détectives au spiritisme

et déclare que les médiums pourraient rendre des services précieux à la police.



La 1^{re} Brigade Mobile va revenir à Paris

La 1^{re} Brigade mobile va revenir à Paris. Elle y était, il y a quelques années avant d'aller camper à Versailles. Nous savons aussi que les locaux qu'elle occupait rue de Grammont étant loués, on lui en a trouvé d'autres, mais loin du centre et le transfert de tous les services n'est prévu que pour une date assez lointaine. Sans doute après expérience, s'est-on rendu compte que la 1^{re} Brigade, à Versailles ce n'était pas une amélioration, mais beaucoup d'ennuis supplémentaires. On aurait pu s'en aviser plus tôt.



Seznec n'a pas écrit

Mais Seznec n'a pas écrit. Détective qui sait tout, sait que la fameuse lettre reçue par Madame Seznec n'est pas de son mari. Elle est d'un de ses "copains" établi armurier à la Guyane, dont la femme connaît la famille Seznec. Cet ami a aidé Seznec lors d'une tentative d'évasion; (dont, au fait, on n'avait rien su non plus), et il prend la plume pour lui. Il termine sa lettre par un petit appel à la caisse: 6.000 francs seulement... Il paraît que le change est mauvais en Guyanne hollandaise!

Voilà un copain dont Mme Seznec devrait bien se méfier. Mais Mme Seznec ne doute pas de lui. Elle croit toujours aussi à l'innocence de son mari et voilà pourquoi elle ira voir, le 20 novembre son avocat M^e Marcel Kahn et lui empruntera les 6.000 francs car cette femme admirable est complètement ruinée.

Où est Seznec ?

Seznec a-t-il pris lui aussi la clef des champs, pour autant qu'il y ait des champs à la Guyane. "Chut!" dit le service pénitentiaire et en effet, après Dieu-donné, Bougrat, etc... l'évasion de Seznec, ça ne serait pas drôle du tout...

Le service pénitentiaire dit non, où plutôt, il ne dit rien. Mme Seznec dit "oui". Qui a raison?

Mme Seznec a reçu des lettres et elles venaient de la Guyane hollandaise. Le service pénitentiaire n'a rien reçu du tout, ni de Seznec, ni du gouverneur.

Un fonctionnaire du ministère des Colonies disait même l'autre jour devant nous, à un célèbre garçon: "Il aurait pu écrire un petit mot aimable pour annoncer qu'il était "sorti". On aurait su à quoi s'en tenir."

Quelques collaborateurs de DÉTECTIVE



Jean COCTEAU



Emmanuel BOVE



Pierre-Mac ORLAN

Responsables ?

A-t-on le droit de laisser commettre, sous ses yeux, un crime, sans intervenir pour empêcher l'assassin de commettre son forfait? Le rôle de simple spectateur entraîne-t-il des sanctions? Telle est la question juridique, si curieuse et on peut le dire, si nouvelle que pose le procès intenté par la veuve de Gaston Truphème aux trois employés de Charles Mestorino, Larignon, Moncey et Lefebvre, témoins impassibles de l'assassinat du courtier en bijoux...

Mme Truphème leur réclame cent mille francs de dommages-intérêts par une assignation qui ne leur a point encore été signifiée, devant le tribunal civil.

C'est, en effet, une instance qui n'a aucun caractère pénal: notre législation criminelle fondée uniquement sur le principe d'action ne connaît pas, à l'opposé de certains codes étrangers, le délit d'omission. Elle est essentiellement positive, elle laisse, hors de son atteinte, celui qui n'agit pas.

Mais les principes du droit en matière de responsabilité sont régis par un texte si large qu'il n'est, pour ainsi dire, pas de cas où ils ne puissent s'appliquer. La faute civile a un domaine d'application immense.

A l'abri de tout châtement, les trois employés qui virent de leurs yeux, frappé à coups de triboulet, Truphème, la gorge serrée par Mestorino, qui l'entendirent supplier dans un dernier cri d'agonie: «Pitié, on ne tue pas un homme pour cent mille francs», devront rendre compte à la veuve de leur lâcheté et lui payer peut-être cette somme même dont le malheureux courtier disait qu'elle ne justifiait pas sa mort...

Ils étaient trois, ils auraient pu venir à son secours, appeler les voisins, arracher Truphème des mains de Mestorino; une tentative d'aide aurait sans doute empêché le meurtre; ils n'ont rien fait, ils ont regardé sur le pas de la porte, puis, Mestorino les en ayant priés, ils sont allés dans l'atelier voisin de la pièce sanglante, achever leur repas, pendant tout le cours de l'instruction, obéissant toujours à l'ordre du patron, ils ont menti... A l'audience, enfin, ils avouèrent...

Inaction coupable, soutient la veuve de Truphème, parce qu'elle a permis à Mestorino d'accomplir sa sinistre besogne; faute grave, parce que sans danger pour eux-mêmes, ces trois jeunes gens pouvaient, devaient intervenir: ils ont méconnu un devoir d'humanité élémentaire, ils en doivent supporter les conséquences.

La première chambre du Tribunal de la Seine, devant laquelle, vraisemblablement sera porté le procès, tranchera ce "cas" juridique si émouvant, par un jugement de principe.



UNE

Bonne Affaire

En vous abonnant, non seulement vous payez votre numéro moins cher, non seulement vous vous assurez un service régulier, mais aussi vous serez intégralement remboursé. Comment? DÉTECTIVE vous le dira bientôt. Sachez déjà que les premiers abonnés seront, naturellement, les plus favorisés.

	1 an	6 mois	3 mois
Franc et Colonies	48. »	25. »	13. »
Etranger tarif A.	65. »	33. »	18. »
Etranger tarif B.	75. »	39. »	21. »

Remplissez et renvoyez-nous le bulletin d'abonnement détachable que vous trouverez page 15.

1 Franc
DÉTECTIVE
16 pages

35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITRÉ 32-11

George-Kessel

Directeur-Rédacteur en Chef

Paris la nuit

ES formules ont vite fait de dévorer la vie. Si l'une d'elles est heureuse — c'est-à-dire brève et facilement imagée — elle réduit, en le vidant de substance, un vaste et parfois mystérieux domaine à quelques termes, qui sont impuissants à le contenir. La déformation est plus grave encore, lorsque, pour un but commercial, on détourne systématiquement de son sens complet, une phrase pleine de suggestions puissantes.

Ainsi les agences pour étrangers en mal de curiosité puérile ont déshonoré ces mots si beaux « Paris la Nuit ».

Est-il possible vraiment qu'une cité immense et profonde, aussi complexe, aussi sensible que Paris, lorsque tombe sur elle, le sortilège révélateur des ténèbres et de la lune présente comme unique visage, les quelques centaines de mètres carrés où l'on danse, où l'on boit jusqu'au matin ?



Photo Germaine Krühl.

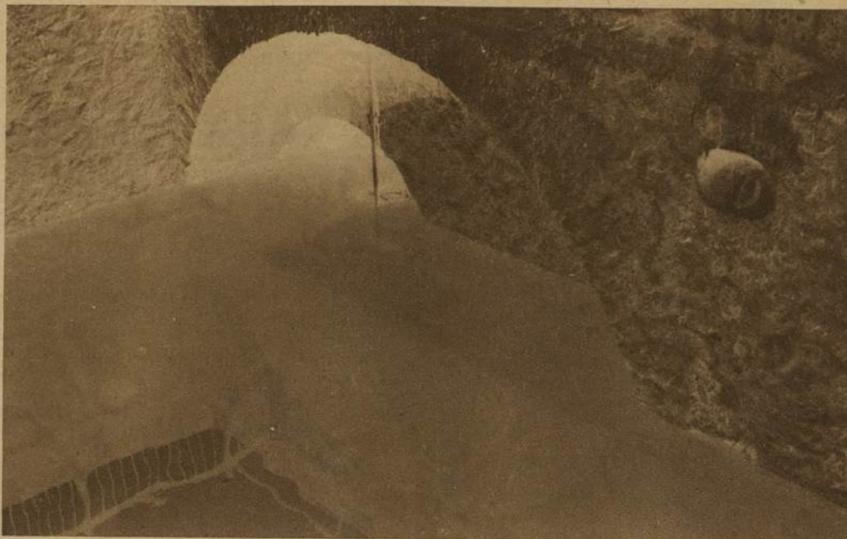
Les berges mystérieuses...

Ou encore ces bouges qui peu à peu s'entrouvrent et dont la plupart sont truqués pour donner le frisson à des touristes faciles à duper et tout prêts à s'émouvoir à la voix théâtrale du guide ? Ou enfin les débits à clochards, où la paresse, la débauche et l'ivresse forment certes une cohue poignante, mais strictement délimitée ?

Il suffit de penser aux avenues vides, muettes, gardées par les astres sombres et les lampes à arcs, aux rues plus étroites qui glissent dans la nuit et où les lumières plus rares brûlent comme des fanaux, aux berges mystérieuses, aux ponts déserts, à leurs arches tragiques, et puis, plus loin, aux faubourgs où les cheminées d'usines, tantôt se confondent avec le ciel, tantôt rougeoient comme de longs faisceaux de braise, aux parcs fermés où ne vivent plus que les eaux et les plantes, aux canaux avec leurs chandails assoupis, ainsi que des monstres lourds — il suffit de penser à toute cette force, à tous ces secrets, à cette vie déversée à l'infini, impénétrable et magnétique, pour saisir combien est dérisoire la formule qui assure la mettre en un soir à la portée du premier venu et d'où qu'il vienne.

Ne peuvent les connaître et les comprendre que ceux qui ont passé de longues heures solitaires dans cette ville qui soudain a changé de face par le miracle de la nuit, qui ont coudoyé ses silhouettes évasives, respiré son air purifié, battu son pavé soudain sonore, effleuré ses maisons soudain menaçantes.

Et encore qu'en a-t-on découvert ? Juste assez pour faire deviner des mystères plus sourds, des ombres plus émouvantes.



Les ponts déserts, aux arches tragiques...

Photo Germaine Krühl.

C'est pourquoi je ne prétends point ici à tracer une image complète ou même précise de ce qui, par essence, se dérobe et fuit. Je veux simplement me souvenir d'une promenade faite au hasard dans quelques lieux où les cars de « Paris la nuit » ne mènent pas leurs clients.

Il est minuit. Le taxi roule longtemps, longtemps. Il a dépassé les artères connues, les grands magasins endormis, les carrefours dont le dessin familier rassure. Il a coupé la petite zone illuminée de Montmartre, où le faux jour des enseignes épuise le fard des prostituées et trouble le visage des hommes les plus résistants. Il a longé les boulevards extérieurs, vides et sinistres. La charpente du métropolitain qui là, domine la chaussée, fait à notre course un fond de piliers et d'arches. Dans chacune de ses obscures cellules se cache un couple ambigu, ou, ce qui est plus inquiétant, une ombre solitaire. De grands débits, par instant, concentrent leur feu dur sur des filles dont les cheveux luisent, sur des arabes aux joues creusées.

Le taxi roule, roule. On dirait que le chauffeur se dépêche de franchir cette zone où les agents ne vont qu'en groupe, où chaque promeneur suscite de la gêne ou de l'effroi. Là, point de tableaux préparés, point d'ensemble faussement pittoresque. Tout est vrai, tout sent le besoin, la lutte cruelle, le débrouillage sans merci, la vie qu'il faut payer sans cesse et qui ne paye que les plus résolus.

Mais là, il y a encore des hommes, des femmes, un mouvement qui, pour être farouche, demeure encore humain. La ville délègue à ses enfants perdus ce qui lui reste de sa journée. Ces détritiques font encore figure de passants. Réunis dans des lieux publics, ils mangent, boivent et pensent à l'amour. L'alcool les chauffe, leurs sens les gouvernent. On peut encore respirer, comme on respire toujours.

Mais voici que ces clartés brutales s'évanouissent. Le taxi a pris une rue où, seuls, veillent les lampadaires. Les maisons alignées ne sont plus que des murailles obscures. Les rails du tramway qui filent vers des banlieues, coupées à cette heure du reste du monde, brillent d'une lueur trompeuse, comme des pièges longs et unis. Il n'y a plus un homme dans la rue, pas d'autre souffle que celui du moteur qui peine davantage, car le pavé monte, monte.

Au bas de la rue Julien-Lacroix, la voiture s'arrête. Deux débits, à cet endroit, affrontent leurs devantures violentes. L'un d'eux porte une enseigne singulière : *Malgré tout*. Plus loin c'est à pied qu'il faut aller.

Dès ce moment la réalité, peu à peu, perd ses droits au profit d'une vie qui trouve ses appuis matériels dans le fer, le ciment, les briques et les planches, mais qui, par le jeu d'un éclairage spectral, d'un ciel étoilé mais sans luminosité et surtout par le fantastique des lieux devient très vite une sorte de rêve ou d'hallucination.

La rue Julien-Lacroix est brève. Pourtant comme elle saisit celui qui s'arrête un instant à cette heure déserte et regarde les escaliers contre lesquels elle bute et qui vont le conduire il ne sait encore où. Des maisons basses l'encadrent. Un peu plus tôt, sur le seuil, aux portes entrebâillées, des filles attendaient. Elles n'y sont plus, mais on dirait que dans la nuit flot tent encore leurs ombres de luxure, tenace et misérable. Songent-elles parfois en fixant leurs yeux charbonnés sur les escaliers qui forment leur horizon à celle dont on trouva la tête sous ces mêmes escaliers, à la victime du meurtre qui fut célèbre sous le nom du crime de la rue Botzaris ?

Je gravis les marches. Mon pas résonne trop fort dans un silence absolu, dans un silence qui semble, à Paris impossible. Un escalier... un autre... un autre encore. Les masures qui le bordent se pressent plus étroitement les unes contre les autres. Les perspectives ne sont plus droites. Des pans de ciel irréguliers apparaissent entre les toits. Il y a des terrasses singulières, des cordes pour le linge joignent les deux côtés de la rue. C'est un coin italien, de cette Italie sordide, que l'on trouve dans les bas quartiers de Naples. Mais là-bas le bruit et la chaleur animent la misère. Ici il fait froid et l'on se sait.

Comment continuer cette description ? Il me semble que les mots les plus nuancés, les mieux choisis, il me semble que n'importe quel talent ne sont pas en mesure de ressusciter pour le lecteur ce qui fait suite à la rue Julien-Lacroix. Là, il faut voir, il faut sentir, il faut deviner le pire. Les ombres et les clartés tragiques qui luttent sur les murs nus, au hasard d'un dédale qui n'a plus de nom, ni de forme, ni d'humanité.

Car c'est vraiment un dédale. Il n'y a plus de rues, même plus de ruelles. Des couloirs, des passages, des corridors s'enchevêtrent, se croisent, se dédoublent, finissent en cul-de-sac, repartent en un sens imprévu. On voit des cours, de minuscules jardins, des puits de ténèbres. On voit des arbres qui ne sont pas vrais, des maisons que l'on dirait bâties pour quelques instants et qui devraient s'écrouler aussitôt qu'on ne les regarde plus.

Comment admettre en effet, qu'en plein Paris, tout près de larges avenues, puisse exister cet flot où aucune voiture ne peut pénétrer, avec des percées si étroites que deux personnes y tiennent mal de front, avec des demeures sans numéros ? A qui appartiennent ces pavillons construits sans ordre ni loi, à l'aide de matériaux de fortune ? Qui a conçu leur architecture ? Qui a établi ces balcons, ces rampes ajourées et tout à coup ces larges brèches par où filent les rayons des étoiles et le grand air nocturne d'une ville qui semble à mille lieues de là ? Et enfin qui habite ce royaume au-delà de la vie, au-delà de la mort ?

Car il est habité. Et c'est de tous les mystères, celui-là qui paraît le plus profond.

Dans toutes ces maisons de fantasmagorie veille une lumière. Elle est humble sans doute et peureuse et furtive. Mais elle est là, faisant de la vitre une tache jaune qui retient invinciblement le regard. Elle est là, décelant une vie, un plaisir, une angoisse. Quelqu'un, dans chacune de ces masures, ne dort pas. A quoi peut-on rêver ici, dans ce domaine hors du temps, hors de l'espace. Il est deux heures de nuit pourtant. Les pauvres gens, à l'ordinaire, se couchent tôt. Et pourquoi nul bruit ne vient de ces fenêtres enchantées ? Pourquoi tant de éveilleurs et tant de silence ? Ou bien ces feux vivaient-ils d'eux mêmes ? Personne ne les aurait allumés, personne ne pourrait plus les éteindre ?

Mais voici que tournant sans fin à travers ce labyrinthe, mon vagabondage me mène devant une maison plus singulière encore que les autres. Elle est en contre-bas. Des marches gardées par une rampe de bois



Photo Germaine Krühl.

Il n'y a plus de rues. Des couloirs, des corridors, des passages s'enchevêtrent, finissent en cul-de-sac.

grossièrement ouvragé descendent vers sa porte d'entrée. Au-dessus il y a une petite marquise.

Et cette marquise me fait souvenir que cette incroyable demeure logea un homme réel, un homme de chair, qui respirait, man-

geait et buvait comme les autres. Son histoire me fut contée par l'ami qui, la première fois, me conduisit en ces lieux de hantise et qui est le poète Léon-Paul Fargue.

L'habitant de la maison à marquise s'appelait le zouave Chépy. Il fut dessinateur primé par la ville de Paris, deux ou trois fois déserteur, cordonnier, camelot et enfin vécut des femmes.

Il était très beau, assure Fargue, avec d'épaisses moustaches gauloises, un torse abondant, et une colère toujours nourrie de vin. Il occupait seul sa demeure. Il n'expliquait jamais comment il l'avait trouvée, ni de qui il la tenait. Il est mort voici quelques mois.

Et maintenant, au milieu de ce bourg enchanté, je suis devant l'hôtel du zouave. Nulle lumière n'y brille. Un rat énorme s'en échappe et, peu craintif, me frôle les jambes. Du moins, je sais qui habita, une partie de sa vie obscure, la maison à marquise. Mais les autres, toutes celles aussi invraisemblables, aussi discrètes qui l'entourent ? Qui sont les voisins du zouave Chépy ?

Je vais, je vais... Toujours le même silence. Toujours les mêmes feux dans les masures closes, dans les masures muettes. Le sol est inégal, le pavé défoncé. Une eau fangeuse croupit au fond de chaque ruelle, des bêtes parfois me frôlent sans que je puisse deviner si ce sont des chats, des chiens, des rats.

Soudain une fissure. Je ne puis appeler autrement cette fente qui coupe la ruelle et, née entre deux murs hauts et tragiques comme dans certains films allemands, j'obstrue tout l'espace libre. Elle semble ne



Photo Eli Lotar.

... aux canaux avec leurs chandails assoupis, ainsi que des monstres.

mener nulle part, car au fond on n'aperçoit que le ciel nocturne. Pourtant je m'y engage car tout ce mystère angoisse et irrite à la fois. On cherche instinctivement une clef, une ouverture pour comprendre, pour deviner un peu.

Or c'est à un paysage plus clandestin encore que j'aboutis. Une pelouse en pente rapide conduit vers des grilles. Des arbres rigides sont doublés par leur ombre exacte sur des murailles lépreuses. Je trébuche à chaque pas, dans des excavations, sur des tessons de bouteilles, contre des monticules. Quelque part, en bas, il y a un halo de lampadaires. Quelque part, en haut, on voit le clocher d'une église.

Tout à coup, je ne puis m'empêcher de tressaillir. Quelqu'un s'est détaché d'une encoignure et se dirige vers moi. Je suis sûr de mes sens (car dans cette atmosphère on ne pourrait véritablement douter) bien que cette silhouette ne fasse aucun bruit. Elle vient d'intercepter la clarté qui tombe d'une fenêtre vigilante.

Il fait sombre. Pourtant je distingue à la souplesse de la démarche que l'homme est jeune et vif. Le voici tout près. Sans ralentir sa marche, sans jeter un regard sur moi, de son pas aussi sourd que celui des bêtes félines, il passe... Il tourne dans la fissure. Je veux le suivre. Peut-être lui me fera-t-il pénétrer dans le secret de son royaume. Mais dans la fissure et bien que les murs semblent sans brèche, il n'y a plus personne.

Que faisait ce rôdeur dans ce terrain vague ? Quel rêve y poursuivait-il ? Car ce n'était pas un homme, ni une femme qu'il pouvait y chercher. Il savait mieux que moi que l'on ne trouve ici, à cette heure, que le désert, la féerie et le silence.

Paris la nuit... Voilà l'un de ses replis. Combien en a-t-il d'autres...

J. KESSEL.

Camille Pigoury "la Fillette" aux yeux tristes sera-t-elle jamais vengée?

Sarco n'avait pas déjà écrit *L'homme traqué* il pourrait le tirer maintenant de ce fait divers. Il n'y manque aucun des accessoires qu'il aime, ni l'atmosphère, ni le milieu, et la réalité s'est chargée de fabriquer un élément dramatique plus violent que celui du romancier. Camille Pigoury, « La Fillette », fille de trottoir au visage peureux, « La Pomme », la copine, Félix le Boulch aux mains de boucher, vous avez seulement été livrés à la littérature quotidienne et basse des journaux et votre roman reste dans l'esprit de tous « L'affaire des Essarts-le-Roi... »

Le secret de la mare aux chiens.

Si l'on quitte un peu avant Rambouillet la grande route nationale pour prendre le chemin qui, aux confins de la forêt conduit à Chevreuse et à Dampierre, on trouve, passée la voie du chemin de fer, le petit village des Essarts-le-Roi.

Un des plus gros propriétaires de l'endroit, M. Leplat, qui est en même temps adjoint au maire, possède à la sortie du pays une chasse composée de boqueteaux extrêmement touffus. Un de ses ouvriers, un ancien garde, Baudry alla un jour, y pratiquer des sentes. C'était un beau dimanche de septembre 1926, le 13 exactement.

A cent mètres du chemin, au plus épais des fourrés il y a une sorte de fosse, pleine d'eau de pluie l'hiver et où les meutes épuisées viennent boire. En septembre la « mare aux chiens » est sèche. Baudry en la contournant heurta presque du pied un paquet enveloppé de journaux d'où s'échappaient des ossements. « Les restes d'un hallali », pensa-t-il. Pourtant, un peu plus loin il ramassa un couperet, une sorte de hachoir dont se servent les ménagères.

Cette fois il s'émut un peu et rapporta l'outil à quelqu'un. Aux gendarmes ? voulez-vous rire ! il le donna au boucher.

L'histoire fit du bruit pourtant. Deux gendarmes qui faisaient leur tournée, le lendemain, la rencontrèrent. Ils battirent les fourrés et naturellement ils trouvèrent d'abord deux paquets remplis d'ossements. Puis une loque, un manteau de femme très court et très étroit, de drap beige chevreau, taché de sang. On alerta les chefs, le parquet, le médecin légiste. Les fourrés du père Leplat s'emplirent de clameurs. Le docteur Rabendeau n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur les macabres débris : c'étaient des ossements humains.

Ce fut un beau tapage. La grande actualité chômait un peu, cette fin d'été. Pour célébrer la forêt de Rambouillet et ses secrets, la presse trouva des ressources inattendues de lyrisme. L'enquête commença dans une rumeur de poésie.

Les médecins n'eurent aucune peine à reconstituer le squelette à peu près entier d'une fillette ou d'une jeune femme très petite et très mince. Le premier paquet contenait les os du bassin, les jambes et les bras, l'autre paquet la colonne vertébrale. Dans les plis du vêtement on avait retrouvé deux petites côtes.

Le corps avait été soigneusement scié. La trace des dents de l'outil était très nette. En plusieurs endroits, pourtant les petits os étaient cassés net, comme si le dépeceur avait parfois perdu patience et les avait

rompus d'un effort brutal, comme du bois sec cassé sur le genou.

Le manteau, le couperet trouvés près des débris étaient tachés de sang. Et sur le vêtement, entre les deux épaules, il y avait six centimètres au-dessous du col, le petit trou très net que fait une balle de revolver.

Dans le boqueteau du père Leplat, ça et là, on retrouva des plaques de chair en putréfaction, des éclaboussures sanguinolentes jusque sur les basses branches des arbres.

La scène finale du drame, on se plut à la reconstituer. Elle était facile. L'assassin découpant sa victime à la scie, l'emportant en auto jusqu'à ce bois, achevant, là, la nuit, avec le couperet, de hacher le corps. Et au bord de la mare aux chiens, lançant à la volée, dans les taillis, le paquet que l'élan divisa et éparpilla.

D'après l'état des ossements on pouvait faire remonter le crime au mois de juin. Les journaux qui enveloppaient les débris étaient de vieux numéros de 1924 et de mars 1926. C'était tout.

Pour aider le commissaire Gabrielli et sa brigade mobile de Versailles, cependant, une armée d'enquêteurs bénévoles se levait et envahissait le territoire des Essarts-le-Roi. Le village connut une sorte de gloire. Les autos venaient par dizaines se ranger dans le chemin de la mare aux chiens. Des forains s'installèrent sur la place. Sous le prétexte de quelque anniversaire local, les indigènes pavaisèrent leur maison.

En huit jours, les boqueteaux du père Leplat furent comme si la guerre était passée, sur eux, ravagés, dénués, bouleversés. Quatre chiens avaient cherché les lambeaux humains comme des truffes. On avait réussi à retrouver les ossements des pieds et des mains de la victime mais la tête manquait toujours. On rapportait au commissaire Gabrielli d'in vraisemblables trouvailles, tous les débris insolites ramassés à dix lieues à la ronde, des serviettes tachées de sang, des haillons, des chemises de femme jusqu'à un crâne gallo-romain. On soupçonna tous les braconniers, tous les vagabonds du voisinage. Quantité de paysans se rappelèrent avoir vu des automobiles mystérieuses, des inconnus porter des paquets suspects. On constata toutes les « disparitions » depuis six mois. Cinquante familles vinrent affirmer que la victime devait être leur fille disparue.

Rien ne tint plus d'une journée. Les experts avaient fini par préciser qu'il devait s'agir d'une femme d'une vingtaine d'années, très frêle. On avait retrouvé le grand magasin de Paris où avait été acheté le manteau sanglant. C'était un vêtement de série, de quatre louis, anonyme. On suivit cent pistes. Les semaines passèrent. L'actualité se lassa.

On connaît la victime

Je suivais l'affaire pour *Le Journal*. Un soir, vers cinq heures, le 7 octobre, on nous prévint confidentiellement qu'une femme avait été entendue dans le plus grand mystère par la Sûreté générale. Elle aurait avancé que la victime des Essarts était peut-être une de ses amies. Elle avait reconnu le manteau. On nous donnait le nom et l'adresse de l'informatrice. Lelong, rue Becquerel.

Je sautai à l'hôtel indiqué. Personne ne m'avait encore devancé, même pas la police.

Mais j'y appris que Mlle Lelong avait déménagé une heure avant mon arrivée. Usant de ce ton d'autorité qui réussit le plus souvent je me fis conduire à la chambre abandonnée. Or, il n'y avait rien que le désordre des départs précipités, des cartons vides, des journaux froissés, des ficelles. Dans le lavabo je recueillis cependant deux photographies déchirées, de femmes.

La promesse d'un gros pourboire assouplit à la fin la mémoire d'un valet de chambre qui se rappela avoir lu sur la malle de Mlle Lelong une étiquette à moitié effacée « Rue de Crimée ».

Il doit bien y avoir cinquante hôtels ou meublés, rue de Crimée. Je les visitai tous, ce soir là. A la fin je trouvai. Le registre d'un garni portait bien le nom de Georgette Lelong qui y avait habité six mois auparavant en compagnie d'une amie, une amie petite, frêle, triste. Elle s'appelait Camille Pigoury.

La moitié du mystère des Essarts-le-Roi n'existait plus. On connaissait maintenant la victime.

De fait, le lendemain, l'affaire s'éclaircit. Georgette Lelong revenait à la Sûreté Générale, reconnaissait formellement le manteau, donnait à l'enquête un sens de direction et une lanterne. Le drame était d'un coup reconstitué et fixé.

Georgette Lelong, qui a 23 ans est blonde, grasse, d'une élégance tapageuse et fait profession de se promener, le soir, entre la gare Saint-Lazare et la Chaussée d'Antin.



« La Fillette »

Un an auparavant elle était à Nancy, pensionnaire d'une maison d'accès facile, rue des Moulins.

Un soir une « nouvelle » apparut. C'était une femme frêle et mignonne qui à 22 ans en paraissait quinze, à peine formée, étroite de hanches et réduite de poitrine. Elle avait les manières gauches d'une débutante et des yeux apeurés. Aux yeux de ces « dames » elle était ennoblie du titre de « divorcée ». Son ancien mari, était devenu concierge à Paris.

Georgette Lelong et Camille Pigoury prirent sur leurs heures de présence entre les tables joyeuses le temps de devenir des amies.

Lasses un jour de leur lamentable existence elles partirent pour Paris. On les vit se promener ensemble sur les trottoirs de la Chaussée d'Antin ou ensemble aller parler de leur pauvre avenir dans un bar de la rue des Mathurins. Elles finirent par aller habiter 188, rue de Crimée où régulièrement elles amenaient des amis de rencontre. Mais inlassablement elles revenaient à la Chaussée d'Antin. Grasse, rouge, fraîche, la Lelong y était connue sous le surnom de « La Pomme ». Sa triste et frêle amie sous celui de « La Fillette ».

Au mois de mai, Georgette Lelong pourvue pour une fois d'un amant moins passager, M. Sage, alla s'installer rue Becquerel. La prostituée aux yeux très triste, et aux hanches étroites, la Fillette, seule, mena dès lors une existence hasardeuse, couchant au gré de ses aventures, fréquentant des souteneurs louches.

Une nuit du mois de juin, le 14, « La Pomme » rencontra la « Fillette » près de l'Opéra. Les deux femmes s'embrassèrent puis se séparèrent.

Camille Pigoury alla jusqu'au bar du 26 de la rue des Mathurins, y prit un paquet laissé là la veille, bavarda avec des camarades et partit. Elle portait son paletot de laine beige. C'était deux heures du matin. Elle laissait au bar un parapluie. Il y est toujours. Camille Pigoury ne revint jamais le réclamer. Personne depuis cette nuit-là ne devait revoir la prostituée enfant.

Il ne pouvait désormais s'agir que d'un crime crapuleux, du règlement d'une de ces associations sentimentales et commer-



(Photo Excelsior)

Felix Le Boulch.

ciales qui servent de passion aux filles et aux souteneurs. Quel était donc l'homme, ce costaud aux ruptures radicales que Camille Pigoury vivante semblait avoir voulu cacher à tous ? Pour le découvrir, journalistes et policiers entamèrent une lutte de vitesse. Pour ma part, je passai des nuits autour du bar de la rue des Mathurins, offrant apéritifs sur apéritifs, harcelant maqueureux et filles. Mais il y a dans cette pègre une sorte d'honneur et de loi qui coud les bouches et endort les secrets.

La police a pourtant d'autres moyens. Ses indicateurs s'affaîrent. Elle gagna le match. Le 22 décembre elle arrêtait dans une petite maison du Blanc-Mesnil, près du Bourget, un ancien boucher, Félix le Boulch.

Mais connaît-on l'assassin ?

Le Boulch reproduit avec exactitude ce type dont on ne sait s'il veut représenter une création de la littérature ou si la littérature veut le représenter. S'il a de larges épaules et des poings lourds il n'en garde pas moins quelque élégance d'allure et un visage qui sait sourire. Né à Garnes, près de Dompierre il fut d'abord garçon boucher à Cernay : Cernay est à trois kilomètres des Essarts-le-Roi et ce sont des boqueteaux, les fourrés de la mare aux chiens qui séparent les deux villages.

Après la guerre, tout de suite, il commence de s'occuper des femmes et des maisons closes. En 1923 il doit faire la connaissance de Camille Pigoury qui est encore à cette époque mariée. En mars 1924 La Fillette est sous le nom de « Rita » pensionnaire d'une maison, 5, rue des Pêcheurs, à Strasbourg. La patronne, Mme Signoret est la femme de Maurice Le Boulch, frère du boucher.

A la fin de 1924 Camille Pigoury est à Rouen et Le Boulch semble avoir la haute main sur son embauchage et ses contrats. En décembre 1925 elle vient se fixer à Paris. Le Boulch y vient aussi mais disparaît de la vie de La Fillette. Trouve-t-il plus commode de ne pas se montrer, de régler en cachette le travail de la triste prostituée pour être plus à l'aise ? En tout cas il a une maîtresse officielle, Sarah. Il habite une cabane au Blanc-Mesnil. Il est vaguement marchand de peaux de lapins.

Conduit à Versailles Le Boulch dit, très calme aux policiers : « Vous perdez votre temps. Vous ne saurez rien. »

C'était vrai. Gabrielli comprit que Le Boulch, coupable ou non ne parlerait jamais. Donc il est boucher, il sait découper les cadavres. Il connaît comme un paysage d'enfance les bois des Essarts-le-Roi. Il a une camionnette. Il a été le protecteur de Camille Pigoury. Or il nie l'avoir seulement connue. Qu'on arrivât à affirmer ces relations et l'affaire de Le Boulch est claire.

On n'a pas réussi à les affirmer.

Les témoignages furent confus et contradictoires. Des femmes, camarades de Camille Pigoury à Rouen jurèrent que Le Boulch venait souvent voir La Fillette dans cette maison. Elles reconnurent un chandail que portait Le Boulch. Mais lui réussit à prouver qu'il avait acheté ce vêtement quelques jours seulement avant son arrestation. Mise en défaut sur un point, l'accusation s'effondra. Le Boulch, froid et goguenard tint le coup. Le 21 janvier 1927 son avocat M^e Lagasse obtint du juge d'instruction M. Silvestre la mise en liberté provisoire de son client. Quelque temps après, un non-lieu le mettait définitivement hors de cause.

Félix Le Boulch est retourné à sa cabane du Blanc-Mesnil. Il s'occupe toujours d'affaires étranges. Quand on lui parle de Camille Pigoury il sourit.

Et si ce crime impuni laisse plus que d'autres une impression d'amertume ce n'est pas seulement parce que la destinée de La Fillette a été jusqu'au bout lamentable. C'est parce qu'elle ne sera jamais vengée alors que l'on connaît peut-être son assassin.

Paul BRINGUIER.



(Photo Excelsior)

Gendarmes et policiers sondent la « Mare aux chiens »

à travers **DETECTIVE** le Monde



Comment s'entraînent les policiers berlinois.

Un peintre autrichien est accusé de détournement de mineurs

Vienne, *Novembre*. — Le procureur général de Vienne vient de dresser un acte d'accusation contre le célèbre artiste-peintre et architecte autrichien Adolph Loos, arrêté le 7 septembre dernier.

Adolph Loos est accusé d'attentat aux mœurs et de détournements de mineurs.

Son arrestation a produit une très grosse émotion à Vienne où l'artiste compte de nombreux amis et admirateurs.

Il est très connu comme peintre idéaliste et on le dit d'une droiture parfaite. Ses amis le proclament incapable de commettre les actes dont on l'accuse, et le croient victime d'une odieuse calomnie, conséquence à des tentatives de chantage auxquelles n'aurait point voulu se prêter l'artiste.

D'après l'acte d'accusation, Adolph Loos aurait abusé des jeunes modèles, qu'il avait l'habitude de choisir, comme d'autres artistes, à « la Bourse des modèles » et qui venaient chez lui avec le consentement de leurs parents.

Il aurait eu aussi l'intention d'en emmener quelques-unes à Paris, où il possède un appartement, et où il passe une partie de l'année.

L'affaire sera jugée à huis clos. Mais, selon la loi autrichienne, l'accusé aura le droit d'inviter deux personnalités à l'assister au procès. Adolph Loos a choisi les écrivains Maurice Dekobra et Joseph Capek.

La ligne de Jupiter ne vaut rien au commissaire de police

Munich, *Novembre*. — La femme d'un commissaire de police criminel bavarois avait, pendant 3 ans, profité de la situation de son mari pour escroquer des sommes importantes à des personnes appartenant aux différentes classes de la société.

Elle s'était fait avancer plus de 270.000 marks or. Elle promettait à ses dupes, qui sont nombreuses des bénéfices extraordinaires.

Son mari, le commissaire, était complètement subjugué par sa maîtresse femme. Il déclara au tribunal de Munich, qu'il croyait fermement à l'étoile de sa femme, parce qu'elle avait « la ligne de Jupiter » à la main droite.

La ligne de Jupiter ne les a pas protégés car tous deux ont été condamnés à plusieurs années de prison.

Une baronne de Rothschild se tue avec son fils

Berlin, *novembre*. — La baronne Rothschild, âgée de 71 ans, veuve d'un banquier, et son fils du premier lit, Hans von Moser, ex-officier de la garde se sont suicidés ici dans des circonstances dramatiques.

Hans de Moser avait été célèbre avant la guerre dans les milieux de la jeunesse dorée de Berlin et de Vienne.

Il dépensait un argent fou et perdit toute sa fortune personnelle, évaluée à 9 millions de francs.

Son beau-père, le baron de Rothschild s'est refusé de lui venir en aide.

Il tua en duel le mari d'une actrice d'opérette de Vienne et l'épousa, après quoi il fut expulsé de son régiment.

Depuis la guerre il vivait d'expédients. Il habita pendant quelque temps Paris sous le nom de conte Moser de Veyga, écuyer du Pape et vendait des fausses décorations et titres de noblesse, en fabriquant des diplômes de Saint-Siège et ceux du Roi d'Espagne.

Rentré dernièrement à Berlin, chez sa mère il fit des dettes et quand les créanciers ordonnèrent la saisie de ses meubles il annonça à sa mère sa décision de se suicider.

La vieille baronne s'est suicidée avec lui.

Un statagème infallible

Florence, *novembre*. — Il y a un an des audacieux cambrioleurs ont volé à l'Eglise de San Lorenzo un bronze de Donatello (de l'année 1460) et deux sculptures de bois de son élève Bertoldi di Giovanni, qui ornaient la chaire.

La disparition de ces trois pièces ne fut remarquée que quatre semaines plus tard, grâce à un subterfuge du voleur qui avait collé à la place des figures enlevées des papiers noirs.

Après un an de recherches, un inspecteur de publica sicurezza a réussi à découvrir il y a quelques jours les objets volés, chez un bijoutier de Pescia, auquel il s'est présenté comme un marchand d'antiquités.



Le terrible bandit américain Hoppel de Dedham qui, arrêté par la police, a été, 20 heures après, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Nouvelles Sans-Fil

La double vie d'un maire américain

New-York, *Novembre*. — M. Paul Wupper était depuis 15 ans, le bourgmestre de la ville de Beemer.

Il y était considéré comme un modèle de toutes les vertus puritaines. Son honnêteté et sa bonté étaient toujours citées en exemple.

En effet, il avait doté la ville d'un magnifique hôpital. Les œuvres d'assistance publique florissaient sous son administration. Il dirigeait aussi les affaires d'une grande banque dont il était le directeur général.

Mais, cet homme de mœurs si sévères, se transformait complètement dès qu'il arrivait à Omaka, où il s'arrêtait souvent, lors de « ses voyages d'affaires ».

Il y possédait une magnifique villa, de nombreux domestiques, plusieurs automobiles.

Il donnait là, de brillantes réceptions, qui prenaient le caractère de véritables orgies, auxquelles, d'ailleurs, il n'assistait qu'en spectateur.

Il était d'une prodigalité extraordinaire vis-à-vis des femmes. Ne donna-t-il pas, un jour, une magnifique voiture à une jeune fille, avec laquelle, il avait causé cinq minutes dans la rue, et qu'il n'avait jamais revue depuis.

Une commission de contrôle venue de New-York à Beemer, vient de découvrir que le directeur général de la Banque avait dilapidé plus d'un million de dollars, ruinant ainsi plus d'une centaine de ses clients.

Le bourgmestre a disparu sans laisser de traces.

Le millionnaire chinois assassin.

Londres, *novembre*. — La Cour d'Assises de Londres a condamné à mort un jeune chinois, fils d'un millionnaire de Shanghai, Hung-I-Miao, accusé d'avoir tué sa femme et la camériste de celle-ci.

Hung-I-Miao, âgé de 28 ans, avait épousé la fille d'un diplomate chinois.

Il se trouvait en Angleterre en voyage de noces et habitait dans un hôtel à Kesswig, en Cumberland.

Un jour il sortit avec sa femme pour faire une excursion, mais rentra bientôt seul et se mit au lit, disant qu'il était souffrant.

Le lendemain on trouva à un kilomètre de Kesswig le cadavre de la jeune chinoise, étranglée à l'aide d'un lacet.

L'argent et tous les bijoux, sauf les boucles d'oreilles, étaient intacts.

La femme de chambre disparut le même jour. On retrouva les boucles d'oreilles cachées dans un appareil photographique.

Le Chinois déclara, que se sentant indisposé, il rentra à l'hôtel, laissant sa femme continuer la promenade.

Il émit la supposition qu'elle avait été étranglée par un Japonais qui la suivait de loin.

Mais on n'a pu retrouver aucune trace de Japonais.

Hung a été condamné à mort.

La Série noire

Berlin, *Novembre*. — Une épidémie de suicide semble sévir dans la capitale du Reich. En un jour, 8 personnes se sont suicidées et 10 ont essayé de se tuer.

(Photo Wide World.)



Les banques américaines viennent de prendre de sérieuses précautions contre les bandits qui les mettaient au pillage. Elles ont passé commande d'automobiles blindées pour le transport de leurs fonds. Ces voitures sont confiées à d'anciens soldats de la grande guerre.

Les crimes de la sorcière

Lausanne, *Novembre*.

Le canton d'Argovie, une des régions agrestes les plus paisibles de la Suisse, vient d'être le théâtre d'une série de drames qui rappellent le plus sombre moyen-âge.

Dernièrement se fixait à Suhm une femme sans origines et sans état-civil bien déterminés.

Elle tirait les cartes, lisait dans les lignes de la main, vendait toutes sortes de secrets magiques.

La population des campagnes fut rapidement attirée par les révélations de la mystérieuse étrangère ; on voulut connaître l'avenir et faire appel aux charmes, aux maléfices et aux envoûtements ; une clientèle nombreuse vint consulter la femme qui trouvait un précieux auxiliaire dans son exotique beauté.

Était-ce l'effet des puissances magiques ou le pouvoir séducteur de son œil sombre : la sorcière de Suhm prit une belle puissance sur un nommé Adrien Meier, que ce dernier vint habiter chez elle comme pensionnaire.

Meier, retraité des chemins de fer fédéraux, et qui possédait une fortune s'élevant à 36.000 fr., mourut brusquement.

Au grand étonnement de sa famille, il ne laissa presque rien à ses héritiers.

La justice s'émut ; on arrêta la diseuse de bonne aventure qui expliqua que Meier lui avait donné, de la main à la main, d'assez grosses sommes. La population, tenant à son oracle, prit parti pour elle et réclama sa mise en liberté : elle fut relâchée.

Mais peu après mourut aussi subitement un nommé Dietiker, substitut au tribunal, et dont l'épouse tenait une auberge.

La femme Dietiker, qui entretenait des relations avec un boulanger, et qui était une des plus fidèles clientes de la cartomancie, fut arrêtée et conduite à la prison d'Aaram.

Au moment où on pénétrait dans sa cellule avec le cadavre du défunt pour une confrontation, on trouva, gisant sur le sol, le corps, inanimé de la femme Dietiker : elle s'était empoisonnée.

Pendant l'enquête qui suivit une voisine déclara que la femme Dietiker lui avait confié avoir acheté à la marchande de maléfices un sort qui devait cacher au substitut la liaison avec le boulanger.

A la suite d'une analyse des viscères on découvrit de fortes traces d'arsenic ; puis on fit la même découverte dans celui de Meier dont on avait ouvert la tombe.

La mystérieuse magicienne, qui entre temps avait trouvé prudent de quitter Suhm et d'aller vivre à Gränichen, vient d'être enfin arrêtée.

Son cas passionne psychiatres et médecins, et l'on s'attend à de troublantes révélations au cours du procès.

Le tragique appartement

Berlin, *Novembre*. — Le commerçant Alfred Specht, âgé de 38 ans a été trouvé cet après-midi sans connaissance empoisonné par le gaz, dans son appartement.

Sur le lit ensanglanté on trouva le cadavre de sa jeune femme portant de nombreuses blessures.

Leur petite fille, âgée de sept ans, passa deux journées et demie toute seule dans l'appartement attendant vainement que ses parents sortent de la chambre à coucher fermée à clef.

Elle ne dit rien aux fournisseurs.

Le deuxième jour seulement un ami de son père vint souper chez eux. Elle lui raconta en pleurant qu'elle n'avait pas vu ses parents depuis deux jours. L'ami fit alerter la police.



La garde qui veille...

Le Président de la République est-il à l'abri des attentats ?

HENRI III, Henri IV, tombèrent sous les coups des fanatiques ; et il apparaît très possible que Louis XV ait absorbé le « vitriol de lune », mais les temps ne sont plus où le Roi, c'était l'Etat, où ses sujets le tenaient pour personnellement responsable de leurs malheurs, d'une mauvaise gestion des Affaires Publiques, de l'issue néfaste d'une guerre ; du mauvais choix d'un allié.

Nos modernes présidents de la République, assumant moins de responsabilités courent moins de risques. La constitution leur assure plus de prérogatives que de droits. Pourtant l'un des plus sympathiques reçut, d'un anarchiste, à Lyon, un coup de couteau mortel. Le chef de l'Etat républicain est donc lui aussi exposé à périr de mort violente comme les rois d'autrefois. Les fous surtout, plus que les conspirateurs, rôdent autour de sa personne. C'est contre les fous que le service d'ordre et de protection trouve fréquemment l'occasion d'exercer sa vigilance.

Quand les fous rôdent autour du palais de l'Elysée

Ils sont de deux sortes : les inoffensifs et les exaltés. Les premiers n'ont qu'une douce manie ; on les éconduit avec des ménagements ; ils reparissent périodiquement, soit à la porte même du palais de l'Elysée, soit au passage des cortèges officiels.

M. Guichard, directeur de la police municipale, qui accompagne presque toujours le président, voit, de temps en temps arriver au beau milieu d'une cérémonie, une petite vieille dame qui demande à être présentée.

M. Guichard n'a jamais fait les présentations. Il se méfie probablement des nouvelles relations. M. Doumergue ne connaîtra point de sitôt la petite vieille dame. Une autre fois ce fut un brave homme qui réussit à approcher l'ouriant chef de l'Etat et lui exposa une longue histoire très personnelle. On ne pouvait l'enlever de force, par crainte du scandale ; il fallut le laisser donner jusqu'au bout ses explications. M. Doumergue souriait toujours. Mais sans doute aurait-il bien voulu être ailleurs.

Et ceux qui se présentent chez le concierge de l'Elysée ! Notamment une vieille à cabas et parapluie, l'allure d'une femme de ménage ; elle voulait, comme Jeanne d'Arc sauver la France. Peut-être craignait-on qu'elle n'emmenât le président se faire couronner à Reims ; on ne la laissa pas entrer. On la conduisit au commissariat de la rue d'Anjou, selon l'usage ; et de là, à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

Nombreuses sont les femmes qui désirent ainsi sauver la France. Il en vient plusieurs chaque année. Le commissaire spécial veille. Il ne les laisse jamais aller plus loin que la Joge du concierge. C'est peut-être pour cela qu'il y a toujours tant d'Anglais chez nous !...

Il arriva aussi, un jour, un monsieur très bien, le Prince de Saint-Etienne. Les diplomates ont tellement remanié la carte de l'Europe et créé tant d'états nouveaux, que le concierge, le commissaire spécial et même l'attaché de protocole se demandaient si par hasard, il n'existait pas une principauté de Saint-Etienne ! Le visiteur faillit être introduit. Malheureusement pour lui, il gâta son affaire en expliquant qu'on lui avait refusé de coucher au palais de Versailles ; et que, dans ces conditions, il venait se plaindre au président de la République et

lui demander de le loger au palais de l'Elysée en attendant qu'on lui rende ses états de Saint-Etienne. On l'assura qu'on allait lui trouver un logement digne de son haut rang. Et on lui fit prendre, après tant d'autres, le chemin de la rue d'Anjou.

Une dame vient périodiquement demander la date du mariage du prince de Galles ! Elle voudrait entretenir M. Doumergue sur ce sujet. Mais on ne lui laisse pas voir M. Doumergue.

Tous ces visiteurs bizarres ne sont ni méchants, ni dangereux. Seuls les « persécutés », ceux qui se croient victimes de la Société, des lois, des particuliers ou même du président de la République sont capables d'une tentative d'assassinat. On ne les contrarie jamais. On abonde dans leur sens. On leur donne deux agents pour les conduire auprès du chef de l'Etat qui se trouve précisément en ce moment-là... rue d'Anjou, dans le local dont nous parlions tout à l'heure, antichambre de l'infirmerie spéciale.

Un de ceux qui procura une émotion forte au commissaire spécial chargé de



M. Paul GUICHARD

l'un des anges gardiens de M. Doumergue

veiller à la sûreté de notre premier magistrat, fut un marchand de chiens ! Il avait fait faillite, il élevait d'énormes danois. Que ne vendait-il des pékinois. Il aurait peut-être réalisé une fortune. En tout cas, il n'aurait pas fait peur au commissaire. Il était parti de chez lui avec ses derniers pensionnaires. Ses malheurs lui avaient dérangé la cervelle. Il prit le chemin de l'Elysée avec six formidables animaux. Il voulait les offrir à M. Millerand, alors président de la République, pour le protéger ! et il lâcha, sous la voûte de l'Elysée, les six bêtes affamées, car elles n'étaient guères nourries, vu l'état précaire des affaires de leur maître ; elles bondissaient, musclées, redoutables, baveuses et bien endentées, devant le Perron de la Cour d'honneur. M. Millerand allait précisément sortir ! On n'eut que le temps de cerner les danois ! Il faillit être dévoré par les bêtes comme les premiers chrétiens et mourir martyr en confessant sa foi républicaine !

Archers du Palais, veillez !

De tous temps, le chef de l'Etat fut entouré d'une protection spéciale. Charles IX avait sa garde écossaise ; Henri III ses Quarante-Cinq gentilhommes immortalisés par Alexandre Dumas ; Louis XIII, ses Mousquetaires ; Napoléon III, ses Cent-Gardes dont la cuirasse portait un soleil étincelant et qui caracolèrent magnifiquement aux beaux jours de l'Empire, sur l'avenue de l'Impératrice. La tradition ne s'est pas perdue.

Lorsque le président demeure en son palais national, de l'Elysée, un commissaire de police et des inspecteurs, — successeurs de la garde écossaise, des Quarante-Cinq, et des mousquetaires, veillent sur sa personne, l'accompagnent dans ses promenades hygiéniques du matin et dans ses sorties extra-protocollaires. Comme il est dit dans *Cyrano*, à propos des joueurs de théâtre :

Ce fut d'abord charmant ;

Et ce l'est déjà moins !

Au début de leur carrière de chefs d'Etat, les premiers magistrats de la République acceptent volontiers cette surveillance qu'ils ont tous connue quand ils étaient présidents du conseil en exercice. Mais sept ans... c'est un long temps, même au sein des honneurs les plus grands. Et peu à peu, ils éprouvent un irrésistible besoin de s'émanciper ! de vivre comme de simples citoyens ! de sortir seuls, tels de grands enfants qui ont atteint l'âge de raison. Car les chefs d'Etat, — assurait Robert de Flers dans le *Roi* sont un peu quelquefois, par la volonté du protocole, des enfants de sept ans !

Aussi essaient-ils de jouer des tours à leur bon commissaire et de tromper leurs « anges gardiens » ; subrepticement, au lieu de sortir, selon l'usage, par la grande porte de la rue Saint-Honoré, ils poussent les portillons latéraux ; ils s'aventurent, tout seuls, — croient-ils, — sur l'avenue Gabriel ou l'avenue des Champs-Elysées. Ils tournent la tête, à droite, à gauche, avec la joie que donnent l'indépendance... et ils aperçoivent leurs trois « anges gardiens », qui les suivent discrètement et sourient parfois sous leurs grosses moustaches !

La brigade de l'Elysée

Est actuellement sous les ordres de M. Paul Le Roux, Commissaire spécial, attaché à la Présidence de la République, fonction qui exige des qualités de tact et de diplomatie, de la finesse, de la psychologie ; M. Le Roux a sous ses ordres deux commissaires spéciaux et 10 inspecteurs. Ils étaient autrefois 14. La brigade de l'Elysée, qui dépend de la direction de la Sûreté générale, a la garde de la personne du Président.

En 1872, la brigade dépendait de la Ville de Paris et de la Police municipale ce qui faisait dire à l'un des conseillers, M. Desplats : «...Le Gouvernement a bien voulu réserver à la Ville de Paris l'honneur de garder le Président de la République ; honneur insigne auquel la Ville de Paris ne manquerait pas d'être sensible s'il n'était pas si onéreux ! »

Depuis 1872, les frais de déplacement et les dépenses de la brigade de l'Elysée étaient payés par le ministère de l'Intérieur ; les traitements et indemnités de logement et d'habillement par la Préfecture de police. Jusqu'en 1876, cette situation n'avait rien d'anormal, puisque la Sûreté générale et la Préfecture avaient un seul titulaire.

C'est à partir de 1901 que la brigade de l'Elysée fut placée sous la direction de la Sûreté générale.

Les déplacements présidentiels

Ce n'est pas tout de garder le président dans son palais, contre les fous, contre les dangereux partisans politiques, contre lui-même.

Il faut surtout assurer sa protection, en ville et en province où les occasions d'accidents ou d'attentats sont plus nombreuses.

Le service de protection du chef de l'Etat est assuré par la brigade spéciale de l'Elysée, par la police municipale, par la Sûreté générale, par l'armée.

Quand le Président quitte Paris, il y a d'abord le service de protection dans le train. Il est assuré par un commissaire spécial.

M. Sisteron s'occupe tout spécialement des voyages. Ces fonctions l'obligent à connaître tous les chefs d'Etat, et tous les diplomates de l'Europe. Il a, vous le voyez, beaucoup de belles relations. Il voyage avec le Président, le prend en surveillance au départ, et veille sur son sommeil, si le trajet comporte une nuit en chemin de fer, et ne le quitte qu'à l'arrivée. Il est responsable de la sécurité de nos hôtes, souverains et de tous les grands personnages.

Lorsque l'armée figure dans les grandes cérémonies officielles, la brigade de l'Elysée lui transmet ses pouvoirs et n'est plus responsable.

Voilà le Président arrivé en province... Ici, la Sûreté générale assure le bon ordre, en accord avec les forces policières locales. Deux voitures précèdent le véhicule du chef de l'Etat.

Quelques incidents célèbres

Tant de précautions ne sont point inutiles : il y eut des incidents célèbres : un adversaire politique du Régime tira la barbe de M. Fallières qui effectuait sa promenade matinale ! M. Loubet, reçut du baron Christiani, un magistrat coup de canne. Et toute cette année là, les bijoutiers vendirent une figurine en or, représentant un « huit-reflets » aplati ! Plus grave fut l'attentat, à main armée, commis contre M. Millerand, à l'angle de l'Avenue Marigny et des Champs-Elysées.

LE CINÉMA ROMANESQUE

NOUVELLE COLLECTION

CHANG

3,50

PIERRE HUMBourg

METROPOLIS

3,50

ALIN LAUBREUX
SERGE PLAUTE

L'ÉQUIPAGE

3,50

J. KESSEL

CHAQUE VOLUME ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES REPRODUCTIONS CONTIENT, EN OUTRE, UNE BELLE PHOTOGRAPHIE A CONSERVER

LIBRAIRIE GALLIMARD

1 VOLUME LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS EN VENTE PARTOUT

Un homme, qui voulait tirer sur le président, se trompa de voiture et déchargea son arme sur M. Naudin, qui occupait la voiture précédant celle du chef de l'Etat.

On voit par cet exposé que les services de protection du premier magistrat de la République sont organisés en toutes circonstances, avec le plus grand soin. Ils ne sont pas inutiles, puisque des tentatives d'agression se produisent parfois.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre N'en défend pas les Rois.

Celle qui veille aux portes de l'Elysée et sur la personne du Président, est d'une vigilance intelligente et discrète. Elle réduit ce que le roi Humbert d'Italie appelait « les risques du métier » au strict minimum. Et, de tous les Chefs d'Etat, le Président de la République est encore celui qui court le moins de dangers.

René LE CŒUR

L'ÉMERAUDE ET LES PALMES

Nouvelle inédite par Roger ALLARD



Le souper donné dans les salons du Cléopatra-Palace, à l'occasion de la centième de *Totoche*, ressemblait à la plupart des soupers de centième, c'est-à-dire fort peu à cette orgie de folle gaieté et d'esprit parisien qu'ont coutume de célébrer le lendemain, les courriéristes complaisants. Selon les coutumes, les petites femmes avaient affecté des airs distingués et la grande vedette un laid raller plein de condescendance ; pourtant sur le coup de trois heures du matin, le thermomètre de la chaleur communicative marquait encore un degré très honorable.

Herzog, le directeur de la Comédie des Propylées où *Totoche* achevait sa carrière, guettait le moment favorable pour lever la séance, avec le sourire du banquier qui s'apprête à passer la main après une heureuse soirée. Chacun approuvait confusément l'inutilité de s'enivrer et l'impossibilité de s'amuser davantage. Garbin, le vieux comique, dégustait son dixième verre de fine Napoléon, avec des claquements de langue empruntés au répertoire le plus traditionnel, cependant qu'à intervalles réguliers, la blonde Sermaize proclamait, de sa voix acide, qu'elle en avait assez des rôles de femme de chambre, où l'on avait jusqu'ici confiné son talent.

Les deux jambes mollement allongées sur les genoux masculins les plus proches, elle secoua gracieusement la cendre de sa cigarette sur le plastron de l'auteur de *Totoche* :

— Tu n'espères pas, conclut-elle, à l'adresse de ce dramaturge, que je vais m'inscrire au Syndicat des Gens de maison ? Dans ton prochain truc je veux un rôle de femme du monde, comme Dora Labergerie...

In n'eut pas le temps de fêter, comme il convenait, cette noble ambition.

Un cri déchirant coupa les rires au ras des lèvres et tous les regards se fixèrent instantanément sur Dora, dont on avait reconnu l'incomparable accent pathétique :

— Mon émeraude ! J'ai perdu mon émeraude !..

Après quelques secondes de stupeur silencieuse, les convives improvisèrent les secours et le service d'ordre, les uns s'empressant autour de l'artiste prête à défaillir, les autres déplaçant les assiettes sur la table ou les sièges sur les tapis.

Le ridicule de ces démarches désordonnées devenait d'autant plus terrible que leur inutilité paraissait plus évidente. La situation était gênante. Heureusement, Dora avait repris son sang-froid. Avec une bonne grâce souveraine, elle s'excusa de l'émotion dont elle était cause. Le pendentif avait dû tomber dans le salon ou dans le vestiaire, mais elle était certaine de l'avoir perdu dans l'hôtel, car elle jouait machinalement avec le cabochon d'émeraude en pénétrant dans le hall.

Maintenant, chacun donnait son avis : il fallait prévenir la direction du Palace, organiser des recherches méthodiques, alerter la préfecture...

Mais personne n'osait plus s'en aller... L'auteur de *Totoche* était perplexe ; devait-il se réjouir ou non de l'événement ?

Un pareil fait-divers éclipserait sûrement le compte-rendu de son souper de centième, mais sa pièce expirante pouvait bénéficier de la publicité formidable que ce vol — déjà tout le monde disait le vol — allait rapporter à son interprète.

Publicité coûteuse, au demeurant, car le pendentif de Dora Labergerie passait pour valoir près d'un million. L'émeraude, une des plus grosses connues, et d'une pureté incomparable, provenait d'un mahajah dont la mauvaise fortune, au privé de Deauville, avait défrayé la chronique.

Comme il n'est si bonne compagnie qui ne doive se disperser, et qu'il ne fallait pas songer à reprendre la fête au point où elle avait été interrompue, on se sépara après des effusions mêlées de condoléances discrètes. Ainsi finit le souper de centième de *Totoche*.

Le vol de l'émeraude accapara pendant quinze jours la curiosité publique. Dora Labergerie souriait en effigie sur la première page de tous les magazines du monde et voguait, « en chair et en os », vers les Amériques impatientes d'admirer la Comédienne qui a perdu une émeraude d'un million, tout de même que les visiteurs affluèrent au musée du Louvre, pour contempler le clou où n'était plus suspendue la Joconde volée.

A la comédie des Propylées, la petite Sermaize doublait le rôle avec un insuccès très net, mais très profitable au directeur Herzog.

Un grand fabricant d'automobiles, soucieux d'encourager l'art dramatique, sous les espèces de cette blonde crécelle cabotine, commandait largement le théâtre.

Un autre directeur éprouvait une fortune toute contraire : celui du Cléopatra-Palace. Le vol de l'émeraude, dont l'auteur demeurait introuvable, avait jeté sur cet établissement de premier ordre un lustre fâcheux.

Enfin l'affaire était oubliée, lorsque trois mois plus tard Dora Labergerie, de retour à Paris après sa tournée triomphale, fut réveillée par la sonnerie du téléphone :

— Allo ! Madame Labergerie ?

— Oui Monsieur.

— Madame, voulez-vous rentrer en possession de votre émeraude ?

— Mon Dieu ! Monsieur, jusqu'ici toutes les recherches n'ont donné aucun résultat et je doute fort... Mais à qui ai-je l'avantage de parler ?

— Madame, je suis l'inspecteur Philippi de la brigade des hôtels et garnis. Je n'ai pas été chargé de suivre cette affaire, mais je vous offre mon concours désintéressé. Puis-je vous demander de passer à mon bureau le plus tôt possible.

La comédienne avait fait son deuil du fameux

pendentif. Enfin, c'était une chance à courir. Il y avait dans la voix de son interlocuteur inconnu un accent de simplicité et de bonhomie plutôt sympathique.

— C'est entendu, Monsieur, je serai chez vous aujourd'hui à deux heures. L'inspecteur Philippi demeurerait à Montrouge.

Durant le trajet, Dora se rappelait les histoires de détectives et les films policiers où les bijoux volés se retrouvaient infailliblement.

Elle ne se faisait pas d'illusions, mais il ne fallait décourager personne. Sans doute quelque jeune fonctionnaire impatient de se faire valoir... Enfin, elle verrait bien.

Justement elle voyait. L'inspecteur Philippi lui avait ouvert lui-même la porte à son coup de sonnette, l'invitant à s'asseoir dans le plus banal fauteuil, de la plus bourgeoise salle à manger.

L'ameublement ne présentait aucune particularité et l'aspect des lieux n'évoquait en rien le décor familier des Sherlock Holmes chers aux romanciers d'aventures. M. Philippi était assis comme tout le monde et non les pieds sur un piano ou sur les rayons d'une bibliothèque. L'installation de M. Philippi ne semblait d'ailleurs comporter ni piano ni bibliothèque. Il ne faisait mine ni d'allumer sa pipe, ni de décrocher un banjo ou une clarinette pour préluder à ses méditations en un mot, il paraissait aussi différent que possible du détective de cinéma. Il avait l'air de ce

n'eut le loisir ce soir-là et les jours suivants de penser à l'émeraude ni aux palmes académiques.

Mais l'inspecteur Philippi, lui, ne pensait qu'à cela. Un mois après, jour pour jour, la sonnerie du téléphone retentissait de nouveau auprès de l'oreille où lera la tête brune et pathétique de Dora Labergerie reposait non loin de celle infiniment plus prosaïque du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, qui ronflait là, dans le plus strict incognito.

— Allo ! Madame Labergerie ? Ici l'inspecteur Philippi. Puis-je vous prier, Madame, de passer à mon cabinet ?

— C'est pour un renseignement ?

— C'est pour vous remettre en mains propres le pendentif.

— Comment ! vous l'avez retrouvé, alors le voleur est arrêté ?

— Je vous expliquerai. Je crois l'objet intact. En tous cas, j'ai pris mes précautions pour vous éviter une fausse joie. L'expert Templier a examiné l'émeraude. Il n'y a aucun doute. Donc Madame, je vous attends... et je me permets de vous rappeler votre promesse.

— Ah ! c'est juste. Comptez sur moi. A tout à l'heure.

En raccrochant le récepteur, Dora Labergerie laissa le câble s'engager sous le menton ministériel.

Le ronflement fut arrêté net et le réveil de Son Excellence fut accueilli par des cris de joie.



Un cri déchirant coupa les rires au ras des lèvres.

Illustration de Rudis

qu'il était, c'est-à-dire d'un ancien adjudant avec de grosses moustaches, de grandes mains et de grands pieds.

— Je me suis permis, Madame, de vous offrir mes services en vous assurant qu'ils seraient gratuits. Je suis fonctionnaire et ne fais ainsi que mon devoir.

Je n'ai donc aucune condition à poser, mais je voudrais vous adresser une demande.

— Faites.

— Si comme je l'espère, je retrouve l'émeraude, puis-je compter que vous me ferez obtenir la seule récompense que je désire.

Dora commençait à être vaguement inquiète. Quelle récompense pouvait bien désirer cet homme robuste et désintéressé ?

— Mon Dieu, Monsieur, si cela dépend de moi...

— Cela dépend de vous Madame et du Ministre de l'Instruction Publique... et des Beaux-Arts. Je sais quel crédit vous assurent auprès de lui votre talent et votre beauté.

— Je vous en prie Monsieur... mais enfin que désirez-vous ?

— Les palmes académiques.

Dora Labergerie regarda l'inspecteur, doutant s'il ne plaisantait pas, mais elle dut se convaincre qu'il était parfaitement sérieux.

— Vous avez ma parole, Monsieur. Je m'engage, si je rentre en possession de mon pendentif, à vous faire obtenir cette distinction, à laquelle d'ailleurs vous aurez certainement tous les droits.

— Vous êtes trop aimable, Madame. Il me reste à faire de mon mieux.

L'artiste prit congé, se rendit à sa répétition et

— J'ai retrouvé mon émeraude !

— Où ça ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas moi. C'est l'inspecteur Philippi. A propos, je lui ai promis les palmes académiques...

— Les palmes ? C'est un inspecteur primaire ?

— Mais non, c'est un inspecteur de police.

— Ah ! parfait... Services exceptionnels. C'est entendu.

Deux heures après, le fameux pendentif brillait sur la gorge non moins fameuse de la comédienne et le surlendemain paraissait à l'Officiel la promotion de Philippi (César, Napoléon, Dominique) inspecteur à la préfecture de Police, au grade d'officier d'académie.

Toute à la joie de son joyau retrouvé, Dora Labergerie n'avait pas eu la curiosité de savoir comment l'opération s'était faite. Mais le Ministre de l'Instruction Publique, sous son orthodoxie laïque et républicaine, ne croyait guère aux miracles. « Ou bien, pensa-t-il, Philippi a simplement profité d'un hasard heureux et il faut lui savoir gré de ses exigences modeste et toutes honorifiques, ou bien c'est un habile homme qu'il convient d'attacher à ma fortune ».

Il fit venir l'inspecteur, demanda la vérité qui lui fut exposée en ces termes :

— Monsieur le Ministre, il y a, en matière d'enquêtes policières deux écoles. Ceux qui se réclament de la première, considèrent chaque cas nouveau comme exceptionnel. Ils ont tendance à improviser des méthodes nouvelles.

L'autre école est moins artiste : elle se borne à appliquer dans un certain nombre de cas déterminés des méthodes classiques, comparables à ces remèdes de tout repos qu'on peut sans risques prescrire et essayer. L'une et l'autre ont leurs avantages. C'est une question de tempérament et d'aptitudes. Pour moi, dans l'affaire du pendentif à émeraude, je m'en suis tenu aux hypothèses les moins subtiles, comme aux procédés les plus simples.

Je résume Monsieur le Ministre. D'abord un fait à peu près certain, le vol avait eu lieu à l'intérieur du Cléopatra.

Vol réel ? L'attitude de la victime ne permettait guère d'en douter. Mais commis par qui ? On pouvait soupçonner : 1° Le personnel, 2° les invités, 3° un voleur d'une habileté exceptionnelle. Selon ma méthode, je devais opter pour la première hypothèse. Je n'y allai pas par quatre chemins. Je priai le directeur de réunir tout son personnel et de me laisser seul en présence des intéressés, auxquels je déclarai sans ambages, que moi, inspecteur Philippi, j'attendais que le pendentif fut retrouvé dans les trois jours, faute de quoi, ils ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes des désagréments qu'ils allaient s'attirer.

— Et le troisième jour ?

— Le troisième jour, Monsieur le Ministre, je n'avais pas le pendentif ce qui ne m'étonnait, nullement, mais j'avais recueilli sur la plupart des domestiques et employés du Cléopatra des renseignements d'une utilité certaine, que je mis à profit sans tarder.

Le maître d'hôtel était marié, et sa femme tenait une maison meublée dans le Quartier Latin. Sans parler des prétextes légitimes, j'en trouvais cent pour leur rendre la vie impossible. Le chef possédait de compte à demi avec le sommelier, un petit café près des Halles. Trois condamnations entraînaient une prompte fermeture. Deux femmes de chambre qui n'étaient coupables que d'avoir rencontré deux gigolos dans un bal de l'avenue de

Wagram, furent impliquées dans une affaire de trafic de cocaïne. Le chasseur qui faisait le commerce des cartes de pesage, le coiffeur qui « ramassait » pour le compte d'un book furent pincés et inculpés. Bref, tout ce que l'on peut imaginer de justes châtiments et de vexations arbitraires, s'abattit sur les malheureux employés du palace et sur leurs proches.

Après cette préparation d'artillerie, je provoquai une nouvelle réunion : « Vous avez tort de ne pas vouloir apporter plus de zèle dans vos recherches. Je vous ai avertis. Cela ne fait que commencer. Or, je suis pressé d'aboutir. Je vous donne jusqu'à demain ; que le pendentif soit déposé sous la porte cochère du numéro... de l'avenue X..., entre midi et demi et une heure, et personne ne sera inquiété ; ni souricière, ni filature. J'en prends l'engagement, et vous avez appris à vos dépens que j'ai coutume de tenir mes promesses. »

Voyez-vous, Monsieur le Ministre, le tout est d'inspirer confiance. Le lendemain, j'avais le pendentif ; je tins ma promesse, personne ne fut inquiété, et les persécutions cessèrent aussitôt.

— Certes, fit le Ministre, la méthode

est simpliste, mais elle a du bon. C'est en somme le passage à tabac traditionnel. En tout cas je vous félicite et vous inscris d'office au tableau pour le grade d'officier de l'Instruction Publique.

L'entretien prit fin sur cette bonne parole, et l'inspecteur Philippi, (César, Napoléon, Dominique), s'en fut chez un graveur pour commander des cartes de visite.

Quelques mois après, le Ministre et son amie dinaient dans l'intimité. Ils s'entretenaient de l'événement du jour. Le collier de perles d'une riche Américaine avait été volé dans des circonstances banales et toutefois singulières, car elles rappelaient celles qui avaient marqué la disparition de l'émeraude, lors du souper de centième de *Totoche*. Comme c'était loin déjà tout ça ! Le vol semblait bien avoir eu lieu à l'intérieur du Cléopatra.

— Décidément, ils n'ont pas de veine, dans l'établissement. Les bijoux s'y évanouissent avec une facilité...

— En effet, fit le Ministre, et j'ai idée que cette fois-ci, on ne trouvera rien, surtout si, comme il est probable, l'inspecteur Philippi est chargé de l'enquête.

— Comment cela ? Cet homme si habile qui a retrouvé mon émeraude ?

— Justement, conclut le Ministre souriant, le collier c'est la prime de compensation.

— Je ne comprends pas, mon ami.

— Ma chère, cela n'a rien d'étonnant, car c'est presque de la politique...

FIN

De Jeudi...

GRANDS PROCÈS

Pour défendre l'honneur de son pays
le prince Danilo de Monténégro
attaque le film "La Veuve Joyeuse"

Le prince de sang royal demande justice au tribunal de la Seine. Danilo de Monténégro, héritier du petit royaume aujourd'hui rattaché à la Yougo-Slavie et qui abdiqua en 1921, réclame par provision 500.000 francs de dommages-intérêts à une Société cinématographique qui a tiré de la célèbre « Veuve Joyeuse » un film où il croit se reconnaître sous le plus fâcheux aspect.

« ... Le caractère du livret de cette opérette — écrit-il dans son assignation — a été complètement modifié par les éditeurs du film qui, par les changements qu'ils ont apportés aux noms, costumes, lieux où se déroule l'action, se sont livrés à une véritable critique du pays et de la dynastie monténégrine... »

Et c'est là, semble-t-il, ce qui a le plus cruellement touché le prince Danilo.

Certes — on le verra plus loin — il croit avoir été personnellement visé et diffamé. Mais, au-dessus de tout, il a le souci de défendre le royaume de ses ancêtres contre des attaques dont il soupçonne l'origine politique et bien que son abdication fait de son neveu Michel, fils aîné de son frère Mirko, le chef de la maison royale, seul reconnu par les légitimistes monténégrins, Danilo ne peut tolérer qu'une atteinte soit portée à la Terre familiale loin de laquelle il vit maintenant, dans sa villa de Roquebrune, mais à quoi il songe toujours...

Et ce ne sera pas le moindre intérêt de cette cause exceptionnelle que l'évocation de la politique austro-hongroise à l'égard des Balkans, dans les années qui précédèrent le cataclysme européen.

Le prince Danilo affirme que le metteur en scène s'est efforcé de reproduire avec une intention de dénigrement très apparente les attitudes des principaux personnages comme des hauts dignitaires de la cour...

Ce metteur en scène est Eric von Stroheim, qui se dit ancien attaché militaire autrichien à Cettigné, et qui, paraît-il, n'aurait pas exercé cette fonction, mais aurait simplement tenu garnison à la frontière. Peu importe : le prince Danilo en veut surtout à von Stroheim d'avoir cherché, dans l'exécution du film, à satisfaire une vengeance dont la cause est la haine séculaire de l'ancienne monarchie de François-Joseph envers le petit et farouche Monténégro...



Le prince Danilo pendant la guerre.

L'assignation ajoute : « ... Pour bien préciser que l'on avait voulu représenter dans le film le Monténégro et sa dynastie, il était écrit sur les programmes qu'Eric von Stroheim, réalisateur du film, autrefois attaché militaire du Monténégro n'avait fait que revivre l'histoire et que la réalisation sur l'écran de la « Veuve Joyeuse », n'était que le récit imagé d'un témoin oculaire des fastes des cours et de la vie de certains princes de royaumes éphémères... »

Pas d'équivoque possible, par conséquent, soutient Danilo : C'est bien le Monténégro qui est visé.

Monténégro, rocher orgueilleux...

Vienne n'a jamais pardonné à Cettigné son amitié pour Saint-Petersbourg : depuis deux siècles, le Monténégro était l'allié de la Russie, qui jetait sur les Balkans des yeux

de tendre convoitise. Avant que fut signée l'alliance franco-russe, le tsar Alexandre III dans un toast fameux, en 1889, buvait à la santé du prince Nicolas (le père de Danilo) « unique et seul ami fidèle de la Russie »...

Vienne supportait mal ces cajoleries. Ses journaux humoristiques se complaisaient à tourner en ridicule la cour de Cettigné, et principalement le souverain, dont ils montraient la richesse et la cupidité...

Le prince Danilo ne peut oublier que le vieux roi Nicolas exilé en 1916, vécut de subsides fournis par trois gouvernements alliés, d'une rente de 200.000 francs que lui versait sa fille, et qu'à sa mort, en 1921, ce fut encore la reine Hélène d'Italie qui régla les frais des funérailles... Il se rappelle que le patrimoine de son père se composait de quelques maisons, de maigres propriétés, séquestrées d'ailleurs en 1918 par les Serbes et pour lesquelles sa famille reçut, en dédommagement, neuf ans plus tard, vingt millions. Simple citoyen désormais, vivant à l'écart, sur une terre étrangère, Danilo de Monténégro se souvient avec fierté des chants de Raditchevitch :

« Montenegro, rocher orgueilleux de la couronne Slave, joyau le plus précieux... »

Pas de doute possible, prétend le prince demandeur... Le livret de l'opérette a, suivant sa thèse, subi des modifications dont le but est nettement de faire du tort. « Dans le livret d'Henry Meilhac, le pays où se déroule l'action est appelé *Marsovie*, alors que dans le film elle se passe au *Montebianco*, petit pays situé comme un nid d'aigle au milieu des rochers et des montagnes... »

L'allusion est transparente ; elle s'éclaire d'un jour plus vif, lorsqu'apparaissent des personnages étrangers à l'opérette : le roi Nikita, diminutif de Nicolas, la reine Milena qui sont le père et la mère de Danilo, le prince Mirko, son frère, qui, dans le film, n'est plus que son cousin. Danilo, lui-même, simple attaché militaire à l'ambassade de Marsovie à Paris, devient, à l'écran, « Son Altesse Royale le prince Danilo... »

Eric von Stroheim a, dans une certaine mesure — affirme le requérant — poussé très loin le souci de la réalité, mais dans une mesure qui offense davantage le prince : il a choisi un acteur, John Gilbert qui ressemble à Danilo, au Danilo d'il y a vingt ans, pour faire cadrer la réalité avec ses fantaisies préjudiciables... Il a voulu plus encore : il a cherché et trouvé des acteurs dont la silhouette, les traits sont ceux-là mêmes des dignitaires de la cour de Cettigné ; et les Monténégrins, réfugiés à Paris, ont pu voir défilé sur l'écran — et l'illusion était presque parfaite — le premier aide-de-camp du roi Nicolas, l'aide de camp du prince Danilo, le maréchal de la cour...

La foule des figurants, soldats et officiers, a revêtu les uniformes nationaux, très fidèlement reproduits et auxquels il ne manque aucun détail, pas même cette coiffure militaire si caractéristique, la *Kapa*, ornée des initiales H. L., (H. lettre slave correspondant à N), qui sont celles du roi Nicolas... Bien plus, certains programmes portent que l'action se place à Cettigné, capitale du Monténégro...

Et quelle action ! Un huissier, délégué à cet effet par le prince a noté les scènes qui lui ont paru le plus injurieuses ; ce sont des « nouveautés » ; on en chercherait vainement la trace — dit l'assignation — dans l'opérette dont elle serait une adaptation. Le constat est formel : Ici, le prince Danilo tente de violenter la *Veuve Joyeuse* ; plus loin, « il se livre à des orgies avec une douzaine de demi-mondaines » ; d'ailleurs, on le voit, au petit jour, étendu ivre-mort dans une allée du Bois ; lui et son frère Mirko se battent comme des chiffonniers devant le roi et la reine ; le roi est même frappé et jeté à terre... moyennant quoi, Danilo est traité de « sauvage » par Alice O. Hara, la *Veuve Joyeuse*, et la langue monténégrine de « langage non civilisé » ; cependant que le prince Mirko est assassiné par un vagabond.

En hâte, à la sortie, l'huissier avait rédigé son exploit...

Répercussions politiques

« ... J'ai subi, dit le prince, un préjudice considérable ». Le film a eu des répercussions politiques. Au moment où le parlement Yougo-Slave alloua une indemnité de 42 millions de dinars à la famille royale de Monténégro pour la dédommager de la mise sous séquestre de ses propriétés, certains journaux de Belgrade estimant trop élevée cette somme, trouvèrent dans le film un excellent argument à l'appui de leurs critiques. Le *Politika* écrivait, à ce propos, en avril 1927 :

« Pauvres Monténégrins ! depuis huit ans



M^{me} ARNAUD
qui pour avoir tué son mari vient d'être condamnée à cinq ans de prison.

« que le Monténégro fait partie de notre Etat, les Monténégrins n'ont pas reçu en tout une somme aussi importante que celle qui vient d'être accordée aux anciens maîtres du pays, chassés par leur peuple, désireux de s'unir avec nous. Les Monténégrins vivent au milieu des rochers, marchent en loques, et pieds nus, ne mangent que du maïs et des pommes de terre, mais n'ont nullement besoin d'argent ! tandis que les membres de l'ancienne dynastie des Pétrovitch vivent à Nice et à Monte-Carlo où l'argent se dépense facilement et y mènent une existence qui sert de sujet à des films sensationnels... »

Voilà — conclut le prince — le résultat que cherchait Eric von Stroheim, l'ancien officier autrichien, l'ennemi héréditaire, dont la haine traditionnelle s'augmentait encore du ressentiment éprouvé par la résistance de la vaillante petite armée monténégrine, qui, à l'automne de 1915, se sacrifiait pour assurer la retraite de l'armée serbe et faisait ainsi échouer le plan d'encercllement du maréchal Mackensen.

Interdit en Italie, en Tchéco-Slovaquie, en Yougo-Slavie, parce que les gouvernements de ces différents Etats l'ont jugé, de suite, offensant pour le sentiment national du peuple Monténégrin et injurieux pour la personne du prince Danilo et pour les siens, le film mérite bien d'être frappé d'une peine que le demandeur évalue provisoirement à 500.000 francs : le surplus devant être fixé par une expertise qui déterminera le chiffre exact des locations de bandes consenties par la Société cinématographique ; enfin, les parties du film donnant lieu au procès devront être détruites : tel est l'ensemble de la requête du prince Danilo.

Hier, défenseur de Carol de Roumanie, que des difficultés d'ordre sentimental conduisaient à la première Chambre civile, M^e Paul Boncour, assisté de M^e Gaston Strauss, reprendra le chemin de l'ancienne salle du tribunal révolutionnaire pour relever l'atteinte portée à l'honneur de la famille royale du Monténégro et rappeler le respect dû au nom de Danilo, à sa famille, ses ancêtres, son pays natal.

Avant que soit abordé le « fond » du débat, un incident de procédure sera, peut-être, soulevé : le prince se verra-t-il obligé de verser la caution *judicatum solvi*, garantie ordinaire exigée des plaideurs étrangers?... Un arrangement interviendra-t-il au contraire, avant l'audience, pour permettre la discussion totale du procès, sans qu'intervienne de mesquins incidents ?

Le bâtonnier Henri-Robert répondra à M^e Paul-Boncour ; la réplique sera mordante ; le prince Danilo y trouvera peu d'agrément...

Et puis, dans ce procès délicat où se heurtent tant d'éléments : droit moral, sauvegarde du nom, liberté de l'art, fantaisie de l'imagination créatrice, les juges décideront : comme on dit au Palais, « le tribunal appréciera ».

Jean MORIÈRES.



LE PRINCE DANILO CON...
En haut : M^e Paul-Boncour, avocat du prince. —
Société cinématographique. — En bas : Une des sc...

Si vous voulez devenir un bon détective...

Il faut savoir se méfier de la déduction, me disait parfois M. Petitvillain. Le débutant détective est porté à déduire par enchaînement logique un fait inconnu d'un fait connu mais dans l'ordre normal. C'est un tort.

Où la déduction présente une véritable utilité, c'est en obligeant l'esprit à extraire d'une cause donnée une conséquence absolument imprévue. Si je vous dit, reprenait mon maître, que les époux Durand — je prends à dessein un exemple tout à fait élémentaire — ne cessaient de se chamailler et de se battre et si j'ajoute que la femme Durand a été trouvée étranglée un matin, votre mécanisme cérébral est enclin à voir dans ce membre l'apogée des mauvais traitements que le mari Durand faisait subir à sa femme. Saisissez-vous l'inconvénient de la déduction grossière ?

Ainsi me parlait M. Petitvillain en marchant à côté de moi un soir, de rue en rue. Il était venu me chercher sans me donner la moindre explication, comme à son ordinaire. Au bout d'un moment, il s'écria :

Ah ! l'intuition et la déduction !... Ils ont tout dit, les scientifiques, lorsqu'ils ont prononcé ces deux mots pompeux !



Le Docteur BALTHAZAR
professeur de médecine légale à la Faculté.

Puis il s'arrêta net et me demanda à brûle pourpoint :

— Connaissez-vous M. Martin-Chambert ?

— Non, répondis-je un peu désorienté.
— Alors, vous ne parcourez jamais, en lisant les journaux les rubriques de la curiosité, des ventes ? C'est un tort : dans un journal, le détective ne doit rien dédaigner. Sachez donc que M. Martin-Chambert est un antiquaire fort éminent et fort riche. C'est lui qui a acheté à Londres, le Reynolds qu'on croyait perdu, *The rose lady*. L'an dernier, sa fille épousa le Comte de Magny-Rancé, parfait gentilhomme dont le seul défaut est d'être enclin à dépenser le double de son revenu. Il mène grand train et joue gros jeu, d'accord avec sa femme, d'ailleurs, mais non avec son beau-père. Il faut dire que le comte de Magny-Rancé, mis en possession d'une très belle dot et d'un hôtel bourré d'objets précieux, ne se gênait pas pour assurer les fins de mois difficiles en liquidant de temps en temps une pièce unique. C'était son droit, en somme, puisqu'il s'agissait de son bien.

Mais voici du nouveau, ce n'est plus de temps en temps que les bibelots disparaissent, c'est maintenant presque chaque jour. Le père Martin-Chambert naturellement, accuse son gendre de mettre l'hôtel au pillage. Le comte se défend avec indignation ; il reconnaît qu'il a vendu naguère ostensiblement, différents objets, mais il est indigné qu'on fasse de lui un espèce de voleur, étant donné que lui-même est le premier à pâtir de l'appauvrissement de ses collections. Pour affirmer sa bonne foi, il a engagé un détective qui ne bouge pas de l'hôtel. Et Martin-Chambert s'en est attaché un autre... Vous voyez que cette maison est bien gardée. Que vous semble de la question au prime abord ?.....

Je réfléchis un instant.
— Pour moi le comte est dans une fausse position, dis-je ; il a contre lui les ventes antérieures et aussi l'engagement du détective... c'est de l'affectation.

— Pas trop mal raisonné, fit M. Petitvillain. Vous aussi vous déduisez dans l'ordre logique, mais vous accordez prudemment une part à l'hypothèse extraordinaire en employant les mots de fausse position, au lieu de culpabilité. Poursuivons. Le détective du comte est un de mes élèves, gentil garçon, très actif, un peu jeune dans le métier. Il est venu m'exposer la situation : l'hôtel est habité par Monsieur et Madame de Magny-Rancé et par Martin-Chambert, plus quatre domestiques. Tous les deux ou trois jours, on constate la disparition d'un bijou ancien, d'un coffre, d'une tabatière or et gemmes, etc... Pas moyen — retenez ceci — pas moyen de voir sortir ces objets de l'hôtel.

— Peut-être y a-t-il un intérêt considérable à les y garder.

— Allez toujours, vous brûlez.

— Les domestiques ?

— Non, tout a été vu, fouillé.

— Alors le comte ou la comtesse.

— Non, mon élève a scruté la moindre cachette. Ah ! vous restez court... Et vous ne pensez pas même à me parler de l'autre détective, celui du vieux.

— Quoi, vous le soupçonneriez ?

— De quoi ? des vols ? Non, non... Mais je n'aime pas beaucoup qu'il ait dit à son collègue, le détective du comte : Cherchez de votre côté, je cherche du mien... En ayant soin de se réserver l'appartement de Martin-Chambert.

Nous étions arrivés dans les parages du Parc Monceau, soudain, M. Petitvillain entra dans une maison en me faisant signe de le suivre, adressa un petit salut à la concierge et s'engagea dans l'escalier de service que nous gravâmes jusqu'au sixième étage. Là mon maître, ouvrit à l'aide d'une clé tirée de son gousset la porte d'une petite chambre modestement meublée.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Chez une bonne qui m'a loué sa chambre. J'y suis déjà venu, mais je tenais à vous faire les honneurs de cet observatoire.

Tout en parlant, il plaça une table sous la fenêtre à tabatière afin de se hisser jusqu'à celle-ci. J'eus tôt fait de l'y rejoindre. Il tira de sa poche un étrange petit télescope qui, plié, ne tenait pas plus de place qu'un briquet, l'ajusta dans la direction de l'immeuble situé de l'autre côté de la rue. Après avoir tâtonné un moment :

— Voyez donc, me dit-il.

Dans le champ du télescope je distinguai un groupe de ronds lumineux qui devaient faire partie d'un dessin perforé

dans le bois d'un volet. Puis, mon regard chercha au-delà de ces ouvertures... je vis alors une ombre massive aller et venir... et m'habituant de plus en plus, je détaillai un visage, des lunettes d'écaillé, des cheveux blancs.

— C'est le père Martin-Chambert, me dit mon maître... A présent, voyez ce qu'il fait.

— Je ne sais... il tient à la main quelque chose de brillant...

— Ce "quelque chose" c'est un calice disparu la semaine dernière ! Dame, il m'a fallu du temps et du travail pour flairer la mystification. Apprenez que le détective de Martin-Chambert n'est qu'un figurant chargé de dérouter l'autre, le vrai. Car le voleur vous pensez bien, c'est le vieux lui-même. Il n'a trouvé que ce stratagème pour préserver ses chères collections des dilapidations de son gendre, au risque — peut-être prémédité — de faire coffrer ce dernier. Aidé par son pseudo-policier, qui n'était qu'un garde du corps, il a mis de côté, dans une chambre secrète, tous les objets détournés par lui-même. Un beau scandale en perspective !

Revenant à la technique policière, il reprit :

— Votre procédé de déduction n'était pas mauvais. Etant donné les précédents, le comte de Magny-Rancé devait, dans l'ordre logique, être tenu pour responsable. Vous, je le reconnais, vous avez dit, fausse position, pour laisser ouverte une porte sur l'inconnu. L'inconnu, c'était quoi ? L'apreté de Martin-Chambert, sa passion de vieux collectionneur et la haine personnelle qu'il portait à son gendre, toutes choses que j'ai apprises et qui m'ont fait voir le bonhomme sous un jour nouveau. Deux conseils pour finir : Ne jamais déduire trop vite. Ne pas déduire nécessairement avec ordre. Le désordre, c'est de l'art en police comme en poésie, acheva M. Petitvillain qui avait des lettres.

(A suivre).

Détective ASHELBE
Professeur à l'École de
Psychologie et à l'Institut
technique de Criminologie.

En Indre-et-Loire

Le mystérieux l'élégant M. de MOLINOFF



(Photo Ber Abbott)
Le héros du nouveau roman de Maurice
BEDEL : Molinoff-Indre-et-Loire...

Le bijoutier, la T. S. F. et la dame aux diamants verts

Derrière les rideaux, aux terrasses des cafés et dans la rue même, toute la ville était aux aguets lorsque le grand bijoutier parisien Wolfenklag sonna discrètement à la porte de la vieille dame de la rue Chanteraine, entra sans coup férir et ressortit presque aussitôt, puis s'en fut vers la gare, la tête basse, incapable de cacher sa déception. Nul n'ignorait en effet que quelques mois auparavant, Wolfenklag avait vendu, à un New-Yorkais de passage à Paris, un diamant vert remarquable, payé sans sourcilier la somme de 800.000 francs, et que, depuis, sollicité par l'Américain qui désirait offrir à sa femme une paire de boucles d'oreilles unique au monde, l'habile commerçant remuait ciel et terre pour trouver à toute force un autre diamant de même grosseur et de même eau.

Aussi bien, ayant appris par l'un de ses rabatteurs qu'une vieille dame installée depuis quelque temps dans la petite ville de F... et réputée par son originalité et son avarice, était désignée couramment comme « la dame au diamant vert », avait-il décidé, après plusieurs lettres infructueuses, de venir en personne savoir de quoi il retournait.

Et maintenant, proprement mis à la porte devant tous par la vieille dame, lui qui avait pignon sur la rue Royale et que les diamantaires de la place ne pouvaient aborder que sur rendez-vous, il n'était plus tenaillé uniquement par la belle affaire à réaliser et, piqué dans son amour-propre, mettrait tout en œuvre pour parvenir à ses fins.

Il y parvint mais au prix de combien d'intrigues de démarches et de discussions pénibles ; car la vieille dame qui d'abord prétendait ne vouloir se déssaisir à aucun prix d'un souvenir de famille, avait finalement, énoncé un chiffre tellement fantastique que Wolfenklag était reparti sur le champ à Paris, abandonnant tout. Mais il avait vu le diamant : joyau incomparable, la pierre même qu'il cherchait, et il en avait encore les ceflets verts dans les yeux. Aussi, par acquit de conscience demanda-t-il à son client quel serait son plus haut prix. Un câblogramme laconique lui parvint aussitôt en réponse : « 150.000 dollars, dernier chiffre. » C'était encore loin de compte, mais après bien des tractations, la vieille dame céda enfin, et, tout joyeux, le grand bijoutier parisien câbla sans tarder la bonne nouvelle à New-York.

Sur l'entrepont des cabines de luxe d'un paquebot qui le ramenait en France, un homme étendu dans un rocking-chair, fumait des cigares à un dollar pièce et, dégustant lentement son champagne avec un plaisir non dissimulé, expliquait à sa compagne : « Vois-tu, au fond, il suffit d'avoir un tout petit peu d'astuce et d'audace pour arriver à ce que l'on veut : 800.000 francs de mise de fonds, 400.000 francs à la vieille dame de la rue Chanteraine et 100.000 francs de frais généraux, traversée, séjour en Amérique, frais de représentation, câblogrammes, etc., somme toute il me reste à peu près 2 millions et demi ; et que veux-tu que fasse contre moi, le grand bijoutier de la Rue Royale ? S'il a consenti à acheter près de 4 millions un diamant qu'il avait vendu lui-même 800.000, grand bien lui fasse... La vieille dame est loin et il n'a de recours que contre Mr. H. S. Rovinson, Florida East Coast Hotel 243, Cinquième Avenue, New-York. C'est te dire qu'il peut toujours courir... »

Le feu du cigare rongé dans la nuit, et le jazz éclatant soudain, l'homme entraîna sa compagne et descendit vers le salon. — J. P.

Judi prochain :

LE BAGNE par J. CHANEL

ancien Gouverneur de la Guyane

Notre Referendum-Concours

Détective va vous présenter dix hommes, dix seulement, dix forçats, et ouvrir devant vous leur dossier.

Pour chacun d'eux, vous connaîtrez non seulement le crime et ses circonstances les charges de l'accusation, les moyens de défense, mais il vous fournira un élément d'appréciation que les jurés ne pouvaient avoir : l'attitude du condamné depuis le verdict jusqu'à ce jour, sa vie là-bas, sa réaction devant la douleur.

Nul n'a le pouvoir de réformer les sentences prononcées en équité, par les juges populaires ou les magistrats.

Mais notre code prévoit l'erreur : la révision, et laisse une marge au pardon : la grâce.

Penchez-vous sur dix misères terribles. Ecoutez ceux qui crient — « je suis innocent » et ceux qui pleurent : « J'ai trop souffert. »

Chaque semaine vous aurez à réfléchir sur le sort d'un de ces dix hommes. Quand leur dernière défense vous aura été présentée, vous délibérerez en votre âme et conscience, ayant pesé le pour et le contre, ayant examiné les charges et les présomptions. Puis, votre opinion faite, vous établirez une liste de ces dix noms dans l'ordre de vos préférences.

Songez, que vous êtes le dernier recours pour ces malheureux dont certains ont peut-être le droit de revenir sur leur terre natale, la tête haute, dont d'autres ont peut-être expié trop durement des errements jugés sans miséricorde.

Détective va vous donner le moyen de peser de toute votre conscience et de toute votre pitié dans la balance du Droit.

Nous avons foi en votre jugement et nous souscrivons par avance à votre verdict.



Les forçats quittent l'île de Ré à destination du bagne. La tête rasée, vêtus de droguets marons, coiffés d'une chéchia noire, on les voit ici, avec leurs gardiens, sur le petit bateau qui les conduit au large de la Palice. Ils vont rejoindre le vapeur "La Martinière" qui les emmènera en Guyane...

Lire prochainement le règlement du Referendum-Concours et la nombreuse liste des prix qui seront attribués aux gagnants

LA VIE LÉGENDAIRE DE COLLET

Un virtuose de l'escroquerie qui porta avec autant d'aisance la soutane de l'évêque et l'uniforme de général.



EST à Belley, dans le département de l'Ain, qu'Anthelme Collet vint au monde le 10 avril 1785. Ses parents, pour toute fortune, n'avaient que leur probité. Elle était grande, il est vrai et l'on peut s'étonner qu'Anthelme en ait reçu si peu en partage.

Son enfance fut insouciante et gaie comme celle de chacun, avec, cependant, une pointe d'humour précoce... Tout jeune encore il se signala par une farce qui mérite d'être rapportée : Le général D... voisin de sa famille avait conseillé à celle-ci de faire apprendre à Anthelme le métier de menuisier. Le futur évêque avait un penchant très modéré pour le travail. Après quelques jours d'apprentissage, il s'enfuit et résolut de se venger. Il alla d'abord chez un pâtissier et passa, au nom du général, une commande de 20 douzaines de petits pâtés, puis, sachant la femme de son ennemi sur le point d'accoucher, il courut la campagne, visita 68 nourrices et leur donna, à toutes, rendez-vous le même jour, à la même heure, devant la maison de celle qui était en mal de gésine !

Cette cohorte de nourrices fit sensation et l'on en parla longtemps à Belley !

La Terreur vint interrompre ses espiègleries... Son oncle maternel obligé d'émigrer, en qualité de prêtre, l'emmena en Italie où il se rendait. Il y vécut trois ans, délaissé par ce brave homme, que la politique intéressait davantage que l'éducation de son neveu, d'une vie libre et vagabonde... que l'étude ne gâtait point.

Bonaparte leur permit de rentrer en France... Collet, voulut comme son père, embrasser la carrière des armes. La protection d'un parent lui ouvrit les portes du Prytanée de Fontainebleau, — d'où il sortit sous-lieutenant — il avait 16 ans et demi — C'est l'âge où les désirs se précisent et ne demandent qu'à se manifester. La femme d'un capitaine bénéficia de ses ardeurs.

De la caserne au couvent.

Affecté à la 5^e compagnie du 101^e de ligne, en garnison à Brescia il reçut l'ordre de partir pour Bologne qu'il quitta bientôt pour suivre un bataillon de guerre. Une blessure sans gravité conduisit à l'hôpital Saint-Jacques, à Naples.

Les douleurs qu'il éprouvait lui firent prendre en horreur le métier qu'il avait choisi. Il résolut de déserteur. L'existence qu'il menait lui semblait infiniment plus désirable que celle qu'il avait menée. L'aumônier, mis au courant de ses intentions, l'encouragea et lui promit son aide.

A peine guéri, Collet demanda à sortir de l'hôpital. L'autorisation lui fut accordée. Troquer son uniforme contre un vêtement civil fut l'affaire d'un instant. Ainsi vêtu il gagna le couvent de Saint-Pierre à Cardinal. Il y fut reçu en qualité de novice le 5 février 1806.

Ses connaissances étaient nulles. Un maître dévoué et habile lui fit faire, en quelques mois, les progrès les plus sensibles. Le latin lui devint familier. Le cours d'éloquence fut pour Collet l'occasion de montrer son talent d'orateur. Il parlait d'abondance, une langue limpide et élégante. On lui prodigua des félicitations méritées, et Monseigneur Dérosa, évêque de Molina, lui conféra les ordres mineurs. Mais il rêvait déjà d'une plus grande gloire. Sa renommée ne franchissait pas les murs du couvent... C'était trop peu...

Il fut trouver le supérieur à qui il raconta la fable suivante : « Je suis possesseur, lui dit-il, d'une rente annuelle de 10.000 francs, mais, déserteur, je n'ai pu en toucher le montant depuis trois ans. M. Turlona, banquier de votre maison, pourrait facilement me la négocier. Il ne me manque que votre autorisation. Voulez-vous me l'accorder? Il me sera agréable, ensuite, d'abandonner cette somme à la communauté.

Monsieur le Marquis.

Les intentions de Collet étaient trop pures pour que le supérieur ne s'y associât pas.

Muni des 10.000 francs, Collet changea de costume, prit le nom de Marquis d'Ada, et se fit conduire à Versa... où une belle fille le fit rompre avec l'abstinence qu'il observait depuis plusieurs mois...

Enfin, il arrive à Capoue. L'autorité lui demande son passeport. Il l'exhibe. Les policiers le vérifient et oublient de le lui rendre. Mais le soir, le commissaire de police vint présenter ses excuses à M. le Marquis d'Ada et lui donner l'assurance de son entier dévouement. Le cœur de Collet était fermé à la rancune. Il pria le commissaire à dîner. Le repas fut excellent et la conversation enjouée. Le policier voulut bien faire des confidences à son amphytrion. Il lui révéla quelques trucs « du métier », et, plein de modestie, confessa qu'il « sentait » le malfaiteur d'une lieue. Collet s'inclina. « Noblesse oblige », dit le proverbe. Le marquis d'Ada fit l'acquisition d'un carrosse et prit un cocher à son service. La chance vraiment le favorisait. Son domestique était amoureux de propreté. En nettoyant la voiture il y découvrit un portefeuille qu'il remit à son maître. Celui-ci l'accepte comme sa propriété ; et trouve à l'intérieur les pièces d'état-civil de M. Louis-Charles Alexandre de Tholozan. C'est sous ce nouveau nom que Collet atteint Rome...

Nouvelles mystifications.

Nous serions tentés de croire qu'il y a un dieu pour les escrocs. Les hasards d'un promenade, dans la ville éternelle permettent à Collet de faire la connaissance d'un abbé, M. Faux secrétaire particulier du Cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de l'Empereur. L'abbé est enchanté de trouver un compatriote. Il en fait son ami. Collet est reçu au palais épiscopal où il profite d'un instant d'absence du cardinal pour dérober des modèles d'actes de prêtrise en blanc et une bulle de nomination d'évêque. Et, comme il faut que les relations servent à quelque chose, Collet se pare de celle de Monseigneur Fesch pour faire quelques emprunts et garnir sa garde-robe. Peut-on ne pas faire confiance à un homme qui fréquente assidûment chez un parent proche de l'Empereur?

La vie sédentaire n'est pas faite pour plaire à cet homme remuant. Il quitta Rome pour Lugano,

ville sans plaisirs et sans animation. Généreux, aimable et familier il ne tarde pas à réunir toutes les sympathies. Il secoue les habitants et les persuade que la création d'un théâtre est indispensable. Brave Collet qui désire répandre la joie ! Pour vêtir les acteurs il faut des costumes. Il commande un habit de général, un uniforme de commissaire ordonnateur, trois soutanes noires et une soutane d'évêque. Le tailleur qui les lui livre reçoit les plus vifs compliments ; c'est d'ailleurs tout ce qu'il recevra ! Collet, déjà, est sur la route de Gap. Il porte avec humilité la modeste soutane noire. Ses yeux perdus dans le ciel reflètent une miséricorde divine. L'évêque de Gap est touché de tant de bonté et déplore les malheurs que supporte si chrétiennement le prêtre napolitain exilé. La cure de Monestier devient vacante par la mort du curé : Collet en devient titulaire.

Jamais ministre de Dieu ne fut plus profondément aimé de ses ouailles ! Collet est entouré de l'estime de tous. Ses paroissiens le comblent de cadeaux. Les meilleurs produits lui sont réservés. Il est si bon, si bienveillant !... Pourtant il se fâche. L'Eglise, la vieille église laisse filtrer l'eau ; le plafond n'est qu'un crible. La demeure du seigneur demande des réparations. Il faut honorer le maître avant son serviteur. Collet n'accepte plus rien que le sanctuaire de Christ ne soit remis en état. Les offrandes sont multiples et les fidèles rivalisent de générosité. Une somme suffisante est enfin réunie. Collet en fait le compte et part pour Turin !

Les farces de Monseigneur.

Cependant Collet avait pris goût à la soutane. Mais le noir lui semblait trop triste. Le violet lui sied mieux. Il remplit une des bulles d'insitution d'évêque qu'il avait soustraites au Cardinal Fesch. Il devient Monseigneur ; traverse Côme et Saspelle. Les habitants le reçoivent avec respect

Saint-Augustin. Il récolte 60.000 francs et revient à Lorient...

Il sollicite et obtient un second congé. Aussitôt, il se crée une commission d'inspecteur général avec des formes qui le rendent libre organisateur de l'armée de Catalogne, s'octroie l'autorisation de puiser dans les caisses publiques pour subvenir aux besoins des troupes, et prend le titre de Charles-Alexandre Comte de Borroméo. Le nom sans l'uniforme n'est rien. Il revêt un costume éblouissant, accroche à sa poitrine une multitude de décorations et fait son entrée à Valence. Le commandant de la place éprouve quelque surprise à se trouver en présence d'un haut fonctionnaire qui n'a pas signalé son arrivée. Mais Collet est psychologue, il n'attend pas qu'on lui demande ses papiers pour les montrer. Plein de déférence, l'officier à qui il présente les vérités hâtivement et s'empresse d'aller donner des ordres pour que l'envoyé ministériel soit accueilli avec pompe. Les honneurs sont rendus à Collet : il les reçoit, en homme habitué à commander et consent à passer l'inspection des troupes. Les officiers se groupent autour de lui : chacun fait sa cour. Le général veut bien se déclarer satisfait de la tenue des régiments qui ont défilé devant lui. Il accorde quelques croix et élève un chef de bataillon au grade de lieutenant colonel. Enfin, comme un état-major lui est nécessaire pour l'exécution de ses plans il choisit plusieurs officiers qui l'accompagneront... Il a assez fait pour les autres n'est-ce pas? Il va penser à lui... Il visite la caisse et prélève 20.000 francs. Entouré de son Etat-Major il arrive à Avignon où les autorités ont été avisées de son passage, il est reçu avec enthousiasme.

A Montpellier c'est du délire. Le bruit des revues qu'il venait de passer successivement l'avait précédé dans la ville — Une foule innombrable le reçoit aux cris de Vive l'inspecteur général ! ! Le succès a rendu Collet téméraire. Il décide des arrêter quelques jours.

Le Préfet de l'Hérault tient essentiellement à ce qu'il soit son hôte ; Monsieur l'Inspecteur ne veut froisser personne : il accepte et, en témoignage de satisfaction pour l'accueil chaleureux qu'il a reçu laisse entendre qu'il usera de son influence pour que ce haut fonctionnaire soit promu Grand officier de la Légion d'Honneur. — La Préfecture est en fête. Un repas exquis a été préparé. Les vins les plus recherchés teignent les verres d'une finesse incomparable, pendant que la musique fait entendre les sons les plus harmonieux.

Au nom de la loi « Suivez-moi »

Mais la Justice veillait. Au milieu des bruits de conversations la voix du Commandant de gendarmerie, s'éleva, impitoyable : « Au nom de la loi suivez-moi. »

Dire la stupéfaction des assistants est chose impossible. Collet se lève docilement et se laisse emmener. Le Préfet devient si pâle qu'on s'empresse de le secourir !

Comme il est mal dans son cachot où la lumière avare, dispense une insuffisante clarté ! Collet voudrait bien en sortir ! Son imagination travaille, échafaude des plans et mûrit des projets. Ils sont irréalisables... Adieu la vie libre ! Adieu les honneurs ! Adieu les fines parties ! C'est le bagne qui l'attend.

Par bonheur le Préfet était là. Guéri de sa déconvenue il rit lui-même de l'aventure. Bientôt Collet devient l'objet de tous ses entretiens. Il parlait de lui à ses familiers et louait son audace et son astuce. On voulut voir le mystificateur, Monsieur le Préfet, promit de le servir, comme dessert, à la fin du repas, et fit connaître au prisonnier qu'il désirait le voir.

Collet est extrait de la prison et conduit à l'Hôtel de la Préfecture, dont la porte principale est gardée par deux gendarmes. On le laisse seul dans une petite pièce. Quelle imprudence ! ! Un gilet rond, un tablier et un bonnet de coton blanc sont suspendus à une patère. L'escroc se transforme en maître-queueux, saisit deux plats de crème qu'il trouve sur la table et passe sans hésiter devant les gardiens qui s'écartent devant lui !

Le Préfet est mis aux arrêts forcés, Collet qui s'est réfugié dans une maison proche de la Préfecture assiste gaiement chaque matin, à la toilette de l'infortuné fonctionnaire !

Cependant la permission accordée par le Colonel du 47^e de ligne touchait à sa fin. Pendant la nuit Collet quitte Montpellier pour regagner Lorient. Il traverse les Cévennes et s'arrête à Tulle, où il négocie auprès d'un commis de la maison Durand de Grenoble une fausse traite de 12.000 francs pour 5.000.

La justice de Montpellier n'avait pu connaître le nom véritable du faux général. Collet retrouve donc ses camarades de régiment qui ne reconnaissent pas en lui l'aventurier dont on a tant parlé. Pendant plusieurs mois, il vit tranquille, l'âme sereine et sans inquiétude. C'est le calme qui trop souvent précède l'orage. Le Comis de Tulle, le rencontre et le reconnaît. Malgré ses dénégations Collet est transféré à Grenoble. Le Cour d'assises de l'Isère, le condamne à 5 ans de travaux forcés et à une heure d'exposition pour faux et usage de faux.



Collet au bain de Rochefort.

Sa peine était presque terminée. Un officier qui avait fait partie de son état-major et qui rendait visite à un détenu se trouve face à face avec lui... Pauvre Collet ! Chargé de chaînes et entouré d'une surveillance rigoureuse il est conduit à Montpellier pour répondre des détournements qu'il a commis comme réorganisateur de l'armée de Catalogne. Cette fois, dites-vous, c'est la fin. Le châtiement qui le guette sera définitif. Que vous connaissez mal Collet ! !

Derniers exploits.

Le juge d'instruction de Montpellier lui démontre à l'évidence que toutes les dénégations sont inutiles. Les pièces à conviction sont là qui constituent des preuves inébranlables. L'accusé reconnaît qu'effectivement la plupart de ces pièces le concernent, mais que, parmi elles, ils s'en trouvent quelques-unes qu'il n'a pas fabriquées... Lesquelles ? Il les montrera au magistrat si celui-ci veut bien lui confier le paquet. Le dossier est remis à Collet qui l'examine avec la plus grande attention. Personne ne se méfie... Brusquement Collet bouscule les gendarmes et jette pêle-mêle les documents dans la cheminée où ils sont maintenant la proie des flammes !

Toute poursuite devenait impossible. Collet est réintégré au bain et libéré quelques mois après.

La vie rude des forçats avait assagi son tempérament fantasque... Désormais, il vivra, honnête, à Pappin... où il a fixé sa résidence, et, par une bonté sans égale il rachète les fautes qu'il se reproche. Sa résolution était sincère. Les tracasseries de l'autorité, le poussèrent à nouveau et malgré lui, dans la voie dont il voulait s'écarter. Collet, placé sous la surveillance de la haute police, doit se rendre à la mairie plusieurs fois par jour, pour justifier de sa présence. Le maire et le curé le persécutent.

Du haut de la chaire, le prêtre s'efforce de le rendre odieux. Tout le monde évite sa rencontre ; les portes se ferment devant lui. Le désespoir le prend, il s'enfuit à Toulouse, où la crainte d'être arrêté lui fait chercher un refuge chez les frères de la Doctrine chrétienne. Un mois durant il expie. L'espoir d'une vie tranquille renaît lorsqu'il fit l'inopportune rencontre d'un compagnon de bain, Baudin. Force lui est de quitter le couvent. Avant de partir il emprunte diverses sommes : 30.000 francs au grand Vicair, M. Lagres ; 15.000 au Comte de Lespinasse ; 20.000 à la Comtesse de Gruesse ; 50.000 au Dr Bernard, et seulement 3.000 francs à M. Cambon qu'il aime bien.

Cette fortune lui permet d'atteindre en grand équipage la Rochebeaucourt, en Dordogne, sous le nom de Comte de Golo. La maison du Commissaire de police lui paraît être la plus sûre. Il y frappe, décline sa qualité, et dort une nuit sous la protection de la Justice. Dès le lendemain, il achète une magnifique propriété qu'il paiera, dit-il aussitôt la réception des fonds qu'il attend. L'argent n'arrive pas et le vendeur s'impatiente. Amoureux de sa tranquillité, Collet tire sa révérence à cet impertinent créancier et gagne Le Mans. La confiance qu'on inspire est fonction des sommes qu'on dépense. Collet se répand en prodigalités et en largesses. Par ses soins les pauvres reçoivent des habits et des chaussures, qu'il commande à crédit, comme de juste.

Mais tout a une fin. Les exploits de Collet sont connus de la France entière. Les Mansiens se méfient... Une dernière audace perdra l'insaisissable escroc.

J'étais né pour la vertu.

C'est devant une salle comble que l'avocat général prit la parole. Il retraça en termes pompeux la vie incroyable de l'accusé. Nul châtiement ne lui paraissait trop sévère pour châtier de si abominables forfaits.

La défense de Collet fut une désillusion pour les spectatrices qui étaient accourues. Il reconnut ses fautes et en exprima des regrets. Messieurs, dit-il, ce que vous a affirmé Monsieur le Procureur du Roi est l'exacte vérité. Je ne cherche point à éviter une trop juste condamnation. Pourtant j'étais né pour la vertu dont mes parents m'avaient donné l'exemple... Puisse la jeunesse nombreuse qui m'écoute trouver dans mon affreuse situation un exemple pour ne jamais abandonner le chemin de la vertu... Je serais vertueux encore si une fatale impunité ne m'eût enhardi à de nouvelles fautes. La délibération du jury fut brève. Il répondit affirmativement à toutes les questions. Collet fut condamné à 20 ans de travaux forcés et à la marque.

Conduit à Brest, puis à Rochefort, il mourut, le 24 novembre 1840, peu de temps avant l'expiration de sa peine, des suites d'une pleurésie.

Son nom a survécu. Il évoque aujourd'hui encore, une inégalable adresse dans l'art de duper le monde. Collet fut un voleur, c'est vrai, mais un voleur génial que ne tacha jamais une goutte de sang ! !

André CONSTANT.



(Dessin de l'époque).

Le bagnard à perpétuité.

et implorent sa bénédiction. Collet la prodigue d'un geste large et magnifique.

A Nice, l'évêque l'oblige à descendre au palais épiscopal. Il accepte à contre-cœur. Arrive l'heure du repas. La crainte de Collet est extrême. Tous les yeux sont braqués sur lui ; à chaque instant il redoute le danger d'une question d'ordre théologique... Heureusement, la conversation ne s'écarte pas de Rome et de ses antiquités ! ! Il n'avait pas encore vaincu toutes les difficultés. Le lendemain devait avoir lieu l'ordination de 60 jeunes ecclésiastiques. On prie Collet de s'en charger.

Voilà une conjoncture qu'il n'avait pas prévue ! ! Il passe la nuit entière à étudier la cérémonie et les psaumes qu'il devra réciter... Sa mémoire et son aplomb le sauvent encore de ce mauvais pas. Il ne craint pas de monter en chaire, où sans aucune hésitation, il récite un sermon de Bourdaloue. On l'accable d'éloges, mais cela ne grossit pas sa bourse. Il laisse à Nice sa soutane épiscopale et arrive à Paris, revêtu d'un luxueux habit de citadin.

Inspecteur des troupes.

La première personne qu'il rencontre est son oncle, M. de Germain qui l'avait autrefois fait entrer à l'école de Fontainebleau. Collet l'invite à souper plusieurs jours durant et finit par obtenir, grâce à lui, le grade de lieutenant au 47^e de ligne à Lorima. Il rejoint son corps, marque son arrivée par des réjouissances auxquelles sont conviés tous les officiers du régiment. Bientôt il est populaire. Il en profite pour demander à son Colonel une permission de deux mois, sous le prétexte d'arrangements de famille. Le voici à nouveau en route vers de nouvelles escroqueries. Il traverse les côtes du Nord, l'Ille-et-Villaine, la Mayenne, l'Orne, le Calvados et le Pas-de-Calais avec la qualité de chanoine honoraire de l'ordre de

Chaque jeudi, vous trouverez à cette page les vies romancées des plus grands aventuriers et criminels. Celles aussi des détectives les plus renommés.

Karl Hussmann a-t-il égorgé son camarade de collège Daube?

Malgré de longs débats,
le mystère d'Essen demeure entier

Berlin. — Novembre 1928.

(De notre correspondant particulier).



L'ALLEMAGNE vient de suivre anxieusement les débats d'un procès qui, une fois de plus, posa devant l'opinion, la presse, le parlement, le problème des mœurs de la jeunesse allemande d'après-guerre.

L'an dernier, une affaire criminelle avait secoué la vieille Allemagne.

Au cours du procès, la presse allemande dénonça avec force, l'immoralité de la capitale, l'immoralité des systèmes modernes d'éducation, l'immoralité des dancings et même des robes courtes. Le tout en bloc.

Puis les mois passèrent. La presse, soustra par l'actualité, parla d'autre chose.

Il fallut qu'un crime, plus horrible encore, vint éclairer de fulgurantes lueurs les sombres secrets d'une petite ville allemande, traditionaliste, vertueuse, bien pensante, nationaliste, adorant Hindenburg et rêvant au retour du Kaiser, pour que, de nouveau, s'emût l'opinion.

Beuveries d'étudiants

Le soir du 23 mars 1928, des anciens élèves du lycée de Gladebeck (Westphalie) qui venaient de passer leur *abitur* (ce qui correspond au baccalauréat français), participèrent à une petite fête organisée par la corporation des étudiants dans laquelle ils avaient l'intention d'entrer.

Les jeunes et les vieux *Bursch*, étudiants, professeurs et même des bourgeois d'âge mûr restés à la mode allemande, membres de la corporation de leur jeunesse, burent jusqu'à deux heures du matin dans une brasserie distante de 7 kilomètres de la ville.

En France, on ignore ce que sont ces beuveries d'étudiants.

La salle où s'étaient réunis les étudiants était vaste et haute de plafond. Les grandes fenêtres à vitraux armoriés tamisaient la lumière.

Au milieu de la pièce, une longue et lourde table de chêne sculpté. Contre les murs, de vieilles armoires basses — en chêne noir — sur lesquelles étaient posés des récipients d'un volume incroyable et qui ne servent que dans de grandes occasions ; des récipients pour cyclopes, pour titans ; des récipients qui rappellent invinciblement, par association d'idées, dans ce décor étrangement sombre, les vieux reîtres les burgs et leurs burgraves, toute la poésie et toute l'épopée de la vieille Allemagne.

Sur une étagère, s'élevaient innocemment des hanaps, des cruches de grès, les unes en forme de gros moine, d'autres représentant des diables affreux et grimaçants.

Les plus petits de ces récipients ne tenaient pas moins de trois litres.

Dans un coin, des sofas. Dans un autre, un piano — non pas mécanique car les Allemands sont des mélomanes, mais un grand et beau piano d'un prix très élevé. Jusqu'à deux heures du matin, ils burent sans arrêt.

Les « bleus », comme on dit en France, les « renards » dit-on ici, s'ils n'avaient guère le droit d'ouvrir la bouche pour parler, avaient le devoir de l'ouvrir pour boire.

Les « anciens », les professeurs, même les bons bourgeois, retirés depuis fort longtemps des études, se moquaient d'eux et les con-

traignaient à vider d'un coup, des cruches de bière d'une contenance de trois à quatre litres.

Ce sont là de lourdes orgies, bien peu semblables à l'ivresse légère, au champagne des cabarets montmartrois.

Par intervalles montaient dans l'atmosphère enfumée, de vieux refrains — lieder sentimentaux ou chansons bacchiques.

Le bruit des piles d'assiettes brisées, des sièges bousculés, des vomissements des malades, alternait avec celui de discussions ardentes sur l'esthétique, sur la philosophie.

On riait haut ; on criait ferme. Tout le traditionnel programme de réjouissances fut épuisé.

Après quoi, par groupes, les étudiants, les professeurs, les bourgeois vieillissants, rentrèrent chez eux, se tenant bras dessus, bras dessous pour conserver un équilibre bien compromis par les formidables libations dont on peut difficilement, à Paris, se faire une idée.

Karl Hussmann le héros du drame auquel je vais arriver, n'a que 19 ans. Il est déjà président d'un « cercle biblique ». C'est un garçon remarquablement doué, poète, peintre, musicien. Ses parents sont fort riches. Il est d'un physique agréable. Grand, bien découpé, la vie semble l'avoir comblé de ses dons.

A la brasserie, ce soir-là, il ne but pas moins de 24 litres de bière.

Son ami, Helmut Daube, plus jeune et plus faible de constitution, était extrêmement fier, pour son coup d'essai, d'avoir vidé dix litres. Jusqu'alors, sa capacité d'absorption était limitée à sept litres. Après quoi, il roulait sous la table.

Hussmann et Daube, accompagnés d'un troisième convive, Labes, quittèrent la brasserie à 2 h. 5.

A trois heures, ils s'arrêtèrent devant l'Hôtel de Ville où Labes les laissa ensemble.

C'est de ce moment que les faits deviennent étranges, mal expliqués ; c'est de ce moment que le drame naît qui devait se dérouler tragiquement par la mort et la mutilation du petit Daube.

Trois cris sous les fenêtres du recteur Daube...

M. le recteur Daube qui dormait paisiblement auprès de sa femme, fut réveillé pendant la nuit, par des appels au secours. Sous sa fenêtre, quelqu'un poussa trois cris, brefs, courts, tragiques, désespérés.

Puis il entendit la chute d'un corps sur le trottoir. Ce fut tout pendant quelques instants.

Frau Daube, réveillée elle aussi, lui demanda l'heure.

Le recteur craqua une allumette, regarda la petite pendule posée sur la table de nuit et répondit qu'il était 3 h. 30.

C'est alors que tous deux entendirent distinctement les pas fermes d'un homme qui, au dehors, s'éloignait de l'endroit où ils avaient perçu le bruit d'une lutte, les appels de détresse.

Une angoisse serra le cœur du vieux savant. Il se leva et se rendit à la chambre de son fils. Elle était vide.

Il revint près de sa femme. Son corps tremblait. Frau Daube le rassura : « Ils'amusent avec des amis, ce soir, tu le sais ;

et puis, il est possible qu'aucun mal ne soit arrivé à celui qui a crié. Quelque ivrogne, qu'un malfaiteur a détrossé... »

Le recteur se recoucha mais il dormit mal.

Plus d'une heure après, des bruits recommencèrent sous la fenêtre. C'était une allée et venue de gens porteurs de lanternes. Le murmure enflait.

Le recteur se leva. Il se pencha par la fenêtre.

De la rue, une personne lui cria : « Il y a un mort ici. » Herr Daube s'habilla en hâte et descendit.

L'une des lanternes projeta ses rayons sur un corps étendu le long du mur.

Le recteur poussa un grand cri et tomba dans les bras d'un spectateur. Le cadavre était celui de son fils unique.

Un cadavre odieusement mutilé.

Les gens qui étaient là appartenaient à la police. Un médecin, le docteur Luther, les accompagnait.

— Il n'y a pas de doute : il s'est suicidé, dit d'abord le commissaire de la police criminelle, Klingelmöller.

Mais deux faits essentiels ruinèrent cette hypothèse ; aucune arme ne fut trouvée près de là et surtout le cadavre avait été odieusement mutilé.

Le père de la victime apprit aux policiers que son fils avait passé la soirée avec d'autres camarades et qu'il avait dû accompagner chez lui l'un de ceux-ci, son meilleur ami, Karl Hussmann qui habitait chez son oncle, le recteur Kleibomer.

Le docteur Luther, en personne, téléphona au jeune homme qui lui répondit tout aussitôt.

Ce détail frappa le médecin qui se sentit dès lors l'âme d'un détective.

Il était près de 6 heures du matin.

Comment se faisait-il que Karl Hussmann ne dormît pas encore après une nuit d'orgie ? Le médecin posa brutalement les questions :

— Savez-vous qu'on vient de trouver votre ami Daube, assassiné.

— Que dites-vous ? Ce n'est pas possible.

— Prés de sa maison, venez...

— Je viens...

Au bout du fil, le docteur Luther ne surprit pas un tremblement dans la voix de son interlocuteur.

Quelques minutes plus tard, Hussmann arrivait à bicyclette, pâle, les yeux rouges, mais apparemment très calme.

Il monta chez M. Daube et s'accusa d'être indirectement responsable de cette mort tragique : « c'est de ma faute ; j'aurais dû l'accompagner jusqu'ici. Cela ne serait point arrivé. »

Le commissaire Klingelmöller qui l'observait attentivement, épiait ses moindres gestes, scrutant ses jeux de physionomie, brusquement, l'attira dans un coin et ses regards plongés dans ceux du jeune homme, il lui jeta, comme un formidable coup, ces mots terribles : « d'où vient le sang qui est sur vos souliers ? »

L'autre ne broncha pas sous l'attaque directe, poussée à fond.

— Le sang ! Je ne sais pas. Ah ! peut-être d'un chat que j'aurai tué.

Pendant que le commissaire continuait de chahuter le jeune homme, deux inspecteurs partirent chez son oncle.

Là, et en interrogeant des voisins, ils apprirent qu'en effet, Karl Hussmann morbide et pervers, s'amusait à tuer des chats.

L'arrestation de l'étudiant

Klingelmöller, ainsi donc, avait pris l'avantage. Il n'entendait pas le lâcher et coup sur coup, il poussa plusieurs bottes à l'étudiant.

— Votre mouchoir ? Avez-vous un mouchoir ?

Hussmann raconta qu'il avait dû le perdre.

— Qu'avez-vous fait depuis trois heures du matin ?

— Je suis rentré chez mon oncle sans bruit, pour ne pas l'éveiller. Je me suis allongé sur mon lit. J'étais assoupi quand vous m'avez téléphoné.

— Vous avez répondu tout de suite ; votre voix n'était pas celle d'un homme qu'on vient de réveiller en sursaut.

— Je dormais à peine, ai-je eu déjà l'honneur de vous dire.

Cette empoignade tragique dura près de deux heures pendant lesquelles d'autres policiers perquisitionnaient chez Hussmann. Cette opération de police ne donna qu'un



Hussmann dans sa cellule.

résultat : dans la serviette d'Hussmann, on découvrit l'étui d'un long couteau-poignard mais il fut impossible de retrouver l'arme elle-même.

Hussmann, interrogé sur ce fait étrange, trouva la réponse : « Je l'aurai sans doute perdue dans le jardin, pendant la nuit du 19 au 20 mars, au cours de laquelle, mon oncle et moi-même, nous étions descendus en armes, croyant que des voleurs s'étaient introduits dans notre villa. »

On retrouva effectivement le couteau dans le jardin et il était intact de toute souillure.

Dans la ville, les bonnes gens déjà prévenus, ne manquaient pas de dire : « Voilà encore un crime de sadique » et la rumeur publique accusait Hussmann que l'on savait être cruel et pervers.

Mais un témoignage venait-il l'accabler qu'un autre immédiatement le sauvait.

Le couteau ? La domestique du recteur Kleibomer déclara qu'elle l'avait vu la veille du crime, entre les mains de Hussmann.

D'où Klingelmöller eût dû déduire qu'après le crime, Hussmann avait nettoyé le couteau dans la terre du jardin et l'avait abandonné là. C'eût été, du même coup, expliquer qu'entre le moment du crime et l'heure du coup de téléphone, Hussmann s'était occupé à cette besogne. Et cela permettait de comprendre que l'étudiant ne dormît pas quand le docteur Luther lui téléphona et qu'il eût l'air, tout de suite, d'avoir toute sa présence d'esprit.

Mais un autre témoin venait dire que vers 4 heures du matin il avait vu à quelques pas du lieu du crime, deux hommes monter dans une auto qui stationnait là tous feux éteints, et s'enfuir à grande allure. Or, Hussmann ne pouvait avoir d'auto à sa disposition.

Un suicide mystérieux fait rebondir l'affaire.

Le juge d'instruction et le substitut ne doutèrent pas un moment de la culpabilité de Hussmann.

Mais un coup de théâtre éclata soudain.

Un jeune garçon boucher, Ostendorf, bien connu de la police pour ses mœurs spéciales, se tua le jour même où les journaux annonçaient qu'Hussmann allait être entendu pour la deuxième fois, par le juge d'instruction.

Craignait-il qu'il ne fit quelque révélation sensationnelle et dangereuse pour lui ?

On peut le croire en rapprochant ce fait des déclarations que fit son oncle, un maréchal-ferrant de la ville.

Ostendorf lui avait dit qu'il avait rencontré Hussmann et Daube, la nuit du crime. Plusieurs fois, avec une étrange insistance, il était revenu sur ce sujet. L'entretien finissait toujours par ces mots : « Bah ! il est malin, il se tirera d'affaire ». Cela dit, comme s'il avait voulu s'en persuader ou qu'on l'en persuadât.

Quand la piste Ostendorf fut abandonnée, l'acte d'accusation fut dressé contre Hussmann. Il le représentait comme un sadique, massacrant à plaisir les chats, battant jusqu'au sang ses jeunes camarades de classe, ayant poursuivi de son amitié indiscrette et très spéciale le pauvre Helmut Daube à qui il reprochait de flirter avec des jeunes filles.



Policiers et avocats sur la place du crime. L'avocat de Hussmann salue le père nourricier de l'accusé (au milieu, de face).

Le dernier mystère

Le procès se déroula à huis-clos. Plus de 150 témoins furent entendus parmi lesquels de nombreux jeunes gens, garçons et filles.

Les débats, s'ils ébranlèrent sérieusement la savante argumentation du procureur, jetèrent surtout un jour étrange sur la vie et les mœurs de la petite ville allemande.

Karl Hussmann, président du *Cercle biblique*, dont Helmuth Daube était membre prenait son rôle au sérieux.

L'une des règles imposées par l'association était que les membres dussent vivre absolument chastes. De la vie sexuelle, ils devaient tout ignorer. Ils vivaient dans une atmosphère d'exaltation.

Et Karl Hussmann stigmatisait en termes violents, les impures passions qui poussent les hommes vers les femmes. Mais ces théories, ces principes rigides n'étaient guère appliqués et n'empêchaient pas le développement d'un érotisme pervers et brutal, parallèlement à un romantisme sentimental et mystique, parallèlement aussi à des idées politiques monarchistes.

Quand ces jeunes gens finissaient une théorie de haine sur la femme, ils entreprenaient de longues dissertations sur la monarchie et juraient de se vouer, jusqu'à la mort, au rétablissement sur le trône de la dynastie des Hohenzollern.

Lorsqu'il s'agit de savoir si Hussmann avait ou non des mœurs spéciales, un seul témoignage mérita d'être retenu : celui de l'étudiant Kappers qui déclara que lors d'une excursion à Herberge, le 5 juillet 1927, Daube lui avait demandé de le protéger contre Hussmann, qui voulait, lui avait-il dit, se livrer sur lui à des actes violemment immoraux.

Or, sur le journal de Daube, on releva cette note : « Nuit du 4 au 5 juillet 1927, K. H. ».

Un autre étudiant, Schoeller déclara aussi que Hussmann, au cours d'une promenade, avait voulu se conduire envers lui d'une « manière indécente ».

Tout cela constituait de fragiles bases d'accusation et ne prouvait pas du tout que Hussmann fut un assassin.

Un dramatique incident d'audience vint encore miner l'accusation.

Les débats touchaient à leur fin. Les jurés hésitaient quand un enfant se présenta tout essoufflé.

Il remit à un huissier, une lettre que deux automobilistes venaient de lui donner en le priant de la porter au président des Assises. Pour sa peine, l'enfant avait reçu deux marks.

La lettre disait :

« Ne vous obstinez donc pas à voir en Hussmann, l'auteur du crime de Gladebeck. Le coupable sera loin quand vous lirez ces mots. Seuls, Dieu et nous, le connaissons ».

Le président suspendit l'audience. Dans la ville, on rechercha fiévreusement les deux automobilistes; on ne put les retrouver. Depuis lors, nul jamais n'a entendu parler d'eux.

Quelle importance convenait-il d'accorder à cette missive qui pouvait fort bien être l'œuvre de mauvais plaisants ?

On ne sait. Ce qui est sûr, c'est qu'elle fut communiquée aux jurés et que ceux-ci frappés par cette ultime révélation, ne se crurent pas autorisés à condamner Hussmann sur des preuves vraiment minces.

L'étudiant fut acquitté. Le président expliqua le verdict : « Dans l'obscurité, un crime terrible a été commis. L'obscurité persiste. La Cour n'a pu se faire une opinion définitive ».

Karl Hussmann a été remis en liberté. Sa mère, arrivée de la Guadeloupe, où elle possède d'immenses plantations de café, a fait venir à ses frais, à Gladebeck, un célèbre détective américain, pour qu'il retrouve le véritable assassin et pour que son fils soit ainsi lavé de ce crime odieux.

Adolf STEINBERG



La justice chronomètre le temps qu'il faut pour parcourir la distance qui sépare la maison d'Hussmann (X) de la maison du malheureux Helmuth Daube.

TRUQUAGES, ERREURS ET COMBINES DU SPORT

par C. A. GONNET

II. — LES FAUX-AMATEURS

MAINTENANT, abandonnons les professionnels et leurs tares ! Nous allons entrer dans un domaine autrement trouble : celui des faux amateurs.

Au début — ce n'est pas si vieux que cela — on pratiquait le sport *gratis pro Deo*. Ere des dévouements héroïques : on portait ses poteaux, on marquait son terrain, on se déshabillait en plein air. Les frais d'équipement ? Vaillamment supportés !

Puis, les clubs grandirent. Sur les touches jusqu'alors désertes, le public vint. Il apporta de l'argent dans les caisses qui sonnaient creux. Il exigea plus que du sport : du spectacle. Il voulut la victoire de ses couleurs.

Dès que les deniers tintèrent dans l'escarcelle du trésorier, un esprit nouveau

de part et d'autre. Elle fit, du succès de ses couleurs, la condition *sine qua non* de sa présence. Il fallait vaincre... Mot d'ordre ! Où chercher des étoiles nouvelles ?

C'est alors, que les dirigeants de clubs se mirent en chasse. Par le jeu des signatures de licences, ils pouvaient s'assurer le concours des meilleurs athlètes d'autres clubs. Que fallait-il, pour les attirer ?

Une situation ? On en chercha. On en trouva. Mais, pour ceux qui étaient déjà casés, que faire, sinon promettre davantage ? « Viens chez nous ; tu gagneras plus » devint le leit-motiv.

Combien se laissèrent tenter, en rugby, en football ? Des centaines... « Mais, direz-vous, leurs aptitudes correspondaient-elles aux salaires offerts ? Voire ! Et c'est là que résida le problème à l'origine.

Un bon joueur, dans tel ou tel bureau, gagnait mille francs par mois. On ne pouvait pas lui offrir, dans sa nouvelle rési-



(Photo Match)

La Section Paloise, champion de France 1927-28 de rugby, a su rester un des seuls clubs d'amateurs, au recrutement exclusivement local.

se manifesta. Les joueurs n'entendirent plus se contenter d'une situation médiocre. Ils faisaient recette. Ils amenaient du monde. Egards, confort, soins, leur étaient dus.

Cela commença par la question des maillots. En même temps que des stades sortaient de terre, les équipiers vraiment minces commençaient à ne plus vouloir admettre, qu'ils pussent payer leurs chaussures ou leurs culottes. Ils exigèrent un fonds d'habillement. Puis... le repas en commun de midi, avant le match. Puis... le repas du soir. Puis... le repas du jour d'entraînement dans la semaine.

Les besoins augmentaient. Les recettes aussi. Mais pas dans la même proportion. La foule — village — cité — grande ville — voulait applaudir des « as ». Elle prit l'habitude de ne se déplacer que pour les rencontres de championnats, où elle était sûre de voir en ligne, les meilleurs éléments

dence, un poste à quinze cents... On voulait l'homme quand même... Que fit le secrétaire du club ? Il dit à l'oreille de l'athlète : « Tu auras mille francs, comme là-bas, chez toi. Et le club, chaque mois, en douce, t'alignera cinq cents francs de plus. »

La porte était ouverte... Un mercantilisme effronté, dès lors... Les joueurs, sentant qu'on mettrait le prix à leurs déplacements, réclamèrent de plus en plus. Ils voyaient des recettes pharamineuses, assurées par leurs seuls muscles ; ils voyaient des dirigeants ne rappeler que de fort loin la femme de César, qui ne devait point être soupçonnée : une seule question les empêchait de représenter véritablement une force unie et consciente, face aux « exploités » : ils n'étaient pas syndiqués !

Le péril social, en même temps, grandissait. Parce que n'importe quel garçon aux épaules larges, maniant avec adresse une balle ronde ou ovale, était assuré de ne plus avoir besoin de travailler, on vit se créer toute une catégorie d'athlètes, changeant de club comme de chemise, qui passaient leurs journées soit à s'entraîner, soit à aller à la pêche à la ligne. On en vit traîner du matin au soir dans les cafés.

Des jeunes gens, en pleine force, se révélaient du jour au lendemain, incapables de produire un effort pour gagner leur vie et améliorer leur condition. Trentaine venue, qui chasse des grounds l'athlète, que resterait-il ? Des incapables et des déclassés.

En outre, les accidents ne sont pas rares, sur les terrains de sport. On vit des clubs, qui entretenaient certains « as » sur un pied insoupçonné, les « laisser tomber » froidement, parce qu'ils ne pouvaient plus leur rendre service. Le contrat passé entre acteur et impresario le stipulait avec un tranquille cynisme. L'existence — trop fleurie — de l'athlète oisif était donc toujours à la merci d'une jambe cassée. On ne peut imaginer, de part et d'autre, traité plus immoral.

La Fédération, cependant, s'émouvait, mise en branle par des cas extraordinaires. Nous allons en rappeler deux ici, à titre d'exemple.

Un joueur du midi, de nationalité espagnole, ne pouvait obtenir sa licence pour

un match capital, parce que les règlements prévoient, pour un étranger, certain stage de présence en France. Que fit le club ? Avec la connivence du bureau de recrutement local, il fit contracter à notre homme un engagement volontaire dans l'armée française. Quelles pièces, quels papiers fournit notre Ibère ? Nul ne l'a jamais su. Mais, deux jours après, tandis qu'il assurait son service dans le peloton des engagés volontaires, on l'avisa qu'il avait obtenu sa licence.

Immédiatement, l'athlète se précipita au bureau de la caserne et déclara « qu'il n'était plus sûr du tout d'être Français ». Après une rapide enquête, on le mit à la porte. Et, nanti de son fameux carton, il put prendre place dans l'équipe au jour dit.

La deuxième histoire est plus caractéristique encore. Elle remonte à l'an dernier. Elle atteste, dans le sein d'une équipe, la volonté de se grouper pour une action commune. Premier effort, on va le voir, dans la voie d'un syndicalisme très « fourches caudines ».

A la mi-temps d'un grand match de championnat, l'une des deux équipes se précipite au vestiaire, où son manager vient la rejoindre. Les joueurs l'entourent et disent : « Nous ne reviendrons pas sur le terrain à moins de trois cents francs par joueur. Et si vous voulez qu'on gagne le match, ce sera cinq cents francs tout ronds ».

Le manager s'arrache les cheveux : « Mais vous n'y pensez pas, mes enfants ! Et le sport ? Et la gloire ? »

« La gloire, on s'en moque ! Voulez-vous payer, oui ou non ? »

Le public — quinze mille personnes — commençait à s'inquiéter, à taper du pied. L'orage était dans l'air. Le manager reprit : « Je n'ai pas l'argent sur moi. Mais je vous promets... »

« Pas de promesses ! firent-ils. L'argent tout de suite, ou sinon... »

L'entraîneur dut se précipiter au dehors. « taper » rapidement les membres du club présents aux tribunes. Il ne put pas réunir sur le champ, la somme nécessaire : les joueurs revinrent sur le terrain, mais perdirent volontairement la partie.

Hâtons-nous de dire que de semblables histoires demeurent l'exception. Mais la comédie des « as » qui hésitent, à chaque début de saison, « à rechausser les souliers à crampons » ou qui parlent de « signer ailleurs » se renouvelle avec une régularité qui atteste un manque absolu de fantaisie.

De même vit-on certaines rencontres capitales se terminer deux et trois fois par un inexplicable match nul. Chaque dimanche, il fallait « remettre ça », devant un public toujours plus nombreux. Cela pouvait durer éternellement...

La « valeur commerciale » d'un joueur varie, on le conçoit sans peine, dans de fortes proportions. Le critérium ? Arriver à décrocher le titre d'international. Récompense suprême...

Là encore, peuvent jouer certaines combinaisons. Les sélectionneurs — ils ne sont pas très nombreux — habitant chacun une région française et faisant partie d'un club — ont intérêt à pousser tel ou tel. Cela fortifie leur crédit, assure leur position, atteste leur puissance. Aussi se font-ils des concessions : « Donne-moi un tel ; je te passe un tel ».

Les élus sont enchantés ; les électeurs, d'accord. Il n'y a qu'une chose, à la fin, de navrante : c'est l'équipe de France qui se fait régulièrement battre, pour ne pas être composée des meilleurs éléments. Leurs noms sont pourtant sur toutes les lèvres... Mais on feint de les ignorer.

On peut affirmer qu'il n'est pour ainsi dire plus d'équipes, en France, où subsiste l'amateurisme intégral des premiers âges. Qui voudrait s'y obstiner perdrait, peu à peu, ses meilleurs éléments, sensibles à la « pluie dorée ». Le « recrutement gratuit » n'existe pour ainsi dire plus.

Signe des temps ? Sans doute. Mais une crise est inévitable... Nous l'exposons dans notre prochain article.

(à suivre.)

Page 14

Le plus passionnant
Le plus extraordinaire
des romans policiers

Un moderne Sherlock-Holmes: Vance, expert en crimes

LA SÉRIE SANGLANTE

Grand Roman policier inédit, par S. S. VAN DYNE

Traduit et adapté de l'anglais par S. Mandel et R. Duchateau. (Suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Philo Vance, riche amateur new-yorkais, se passionne pour les investigations criminelles. Son amitié avec le haut magistrat qu'est l'atorney de district Markham lui a déjà permis quelques sensationnelles enquêtes dont toute la gloire est revenue pour le public au sergent Heath, un policier routinier et sans intelligence. Voici le nouveau drame auquel s'intéresse Philo Vance. La nuit précédente un mystérieux visiteur a pénétré dans l'hôtel Greene où vit une vieille famille new-yorkaise composée de la mère paralytique, de deux fils, Chester et Rex et de trois filles, Julia, Ada et Sibella. L'assassin a tué Julia et blessé grièvement Ada. Le sergent Heath qui fait à Vance et à Markham un récit de ce qu'il suit du crime, croit que ce double attentat est dû à un cambrioleur surpris.

— Je suppose qu'il a dû le faire si toutefois il n'y est pas encore, répondit-elle d'un ton acide. Puis de nouveau tournée vers l'atorney de District :

— Y a-t-il encore quelque chose que vous désireriez savoir ?

Markham avait évidemment compris qu'il serait impossible de tirer d'elle aucun renseignement important.

— Je ne pense, pas répondit-il. Puis il ajouta :

— Vous avez naturellement entendu votre fils et le sommelier entrer dans la chambre de Miss Ada ?

— Je vous crois. Ils ont fait bien assez de vacarme ; ce que je pouvais ressentir, moi, ne les intéressait pas le moins du monde.

Et la vieille dame se reprit à dévider le chapelet de ses griefs et de ses lamentations.

Après avoir proféré quelques banales formules de sympathie, Markham la remercia des renseignements donnés et se retira.

En sortant de sa chambre pour gagner l'escalier nous l'entendîmes encore crier avec irritation.

CHAPITRE IV

Le revolver disparu.

— Mère est une vieille ronchonreuse, s'excusa négligemment Greene, lorsque nous nous retrouvâmes dans le salon, toujours entraîné de rouspéter contre ses sacrés rejets. Et maintenant où nous dirigeons-nous ?

Markham semblait absorbé par ses pensées, et ce fut Vance qui répondit :

— Voyons un peu ce que les domestiques vont nous raconter ; que Sproot commence.

Sproot appelé entra bientôt à pas lents, les yeux baissés, il resta debout devant la table centrale, bien qu'ont l'eût prié de s'asseoir.

— J'étais dans ma chambre, Monsieur, plongé dans la lecture de Martial, commençai-je, en levant sur Vance des yeux soumis, lorsqu'il me sembla entendre le bruit assourdi d'une détonation. Je n'en étais pas tout à fait sûr, car il arrive parfois que les autos dans la rue produisent des bruits similaires, mais à la fin, je me dis qu'il serait mieux de m'en assurer. J'étais en « négligé » si Monsieur comprend ce que je veux dire. Je passais donc mon peignoir de bains, et redescendis. Je ne savais pas exactement d'où était venu le bruit. Mais à mi-escalier, j'entendis une seconde détonation qui, elle, semblait venir de la chambre de Miss Ada. Je m'y dirigeai sur le champ et essayai d'ouvrir. La porte n'était pas fermée à clef et j'aperçus en entrant Miss Ada gisant sur le sol, un bien triste spectacle, Monsieur ! J'appelai Monsieur Chester, et à nous deux, nous portâmes la pauvre jeune fille jusqu'à son lit. Puis je téléphonai au Dr. Von Blon.

Vance l'étudiait attentivement :

— Vous avez fait preuve d'un grand courage, Sproot, en bravant l'obscurité du hall, pour aller chercher dans la nuit l'origine de ce coup de feu.

— Je remercie Monsieur, répondit l'homme avec une grande humilité, je fais toujours mon possible pour accomplir mon devoir envers la famille Greene. J'ai été à son service...

— Nous sommes au courant, Sproot, trança Vance, si j'ai bien compris en entrant dans la chambre de Miss Ada, vous avez trouvé la lumière allumée ?

— Oui, Monsieur.

— Et vous n'avez vu personne, ni entendu aucun bruit particulier ? Une porte qui se ferme par exemple ?

— Non Monsieur.

— Et pourtant, la personne qui avait tiré devait bien se trouver quelque part dans le hall, en même temps que vous !

— Je le suppose Monsieur.

— Et elle aurait très bien pu tirer sur vous aussi.

— Parfaitement, Monsieur. Sproot semblait tout à fait indifférent au danger qu'il avait couru. Mais ce qui doit arriver, arrivera, Monsieur, sauf votre respect. Et je suis déjà vieux.

— Vous êtes, à ce que je vois philosophe à vos heures ; commenta Vance. Puis : lorsque vous avez téléphoné au Dr. Von Blon, était-il chez lui ?

— Non Monsieur ; mais la garde de nuit me dit qu'il ne pouvait tarder à rentrer et qu'elle l'enverrait aussitôt. Il est arrivé moins d'une demi-heure après.

Vance approuva de la tête. « Ce sera tout, Sproot, je vous remercie... Et maintenant, voulez-vous m'envoyer la cuisinière ? »

— Oui, Monsieur. Et le vieux serviteur s'en fut en traînant la jambe.

Vance le suivit du regard, songeur. « Quel délicieux personnage ! » murmura-t-il.

Peu après, la cuisinière entra et s'assit sur le bord d'une chaise près de la porte d'entrée. C'était une Allemande flegmatique et corpulente de quarante-cinq ans environ, répondant au nom de Gertrude Mannheim.

Après l'avoir longuement examinée, Vance demanda :

— Vous n'avez pas toujours été cuisinière, je présume. La voix de Vance avait une intonation un peu différente de celle qu'elle avait eu pendant l'interrogation de Sproot.

La femme ne répondit pas tout de suite.

— Non, Monsieur, dit-elle enfin. Seulement, depuis la mort de mon mari.

— Par quel hasard êtes-vous entrée au service des Greene ?

Elle hésita de nouveau.

Monsieur Tobias Green, connaissait mon mari, et il m'avait été présenté. A la mort de mon mari, il ne restait aucune fortune. Alors, je me suis souvenue de M. Greene, et j'ai pensé...

— Je comprends. Vance fit une pause, les yeux fixés dans le vide. Vous n'avez rien entendu de ce qui s'est passé pendant la nuit ?

— Non, Monsieur, pas avant d'avoir été appelée par M. Chester qui nous fit tous nous vêtir et descendre.

Vance se leva et regarda par la fenêtre, qui surplombait l'East-River.

— C'est tout, frau Mannheim. Veuillez avoir l'obligeance de dire à l'aînée des bonnes — c'est bien Hemming, n'est-ce pas ? — de venir ici.

La cuisinière nous quitta sans mot dire, et fut bientôt remplacée par une femme grande, d'aspect peu soigné, au visage rude et anguleux, à la coiffure plate et austère. Elle portait une robe noire toute droite et des chaussures dépourvues de talons, et la sévérité de sa mise était encore accentuée par une paire de lunettes aux verres épais.

— Si je ne me trompe pas, Hemming, commença Vance, en se rasant auprès de la cheminée, vous n'avez rien entendu la nuit dernière, et ce n'est que par M. Greene que vous apprîs la tragédie.

La femme acquiesça d'un mouvement de tête énergique et saccadé, puis elle proféra d'une voix rauque :

— J'ai été épargnée. Quant à la tragédie, comme vous dites, elle devait arriver tôt ou tard.

— Ma foi, Hemming, nous ne vous l'avions pas demandée, ainsi, Dieu a été pour quelque chose dans cette fusillade, eh ?

— C'est Lui qui a tout fait. La femme parlait avec un ferveur religieuse inébranlable. Les Greene sont une famille méchante et impie. — Elle lança un regard de défi à Chester Greene qui éclata d'un rire forcé.

— Car je soulèverai contre eux, dit l'Éternel, leur fils, leur fille, leur neveu — seulement, ici, il n'y a pas de neveu — et je les balaierai avec le balai de la destruction, dit l'Éternel.

Vance poussa un soupir.

— Vous pouvez retourner à vos méditations bibliques, Hemming. Je voudrais seulement que vous vous arrêtiez en route pour dire à Barton que nous désirons ardemment la voir.

La femme se leva et sortit de la pièce avec la raideur d'un automate.

Barton entra, visiblement effrayé. Mais la peur ne suffisait pas pour bannir complètement sa coquetterie distincte. A travers le regard alarmé qu'elle nous lança, on voyait percer une certaine timidité ; machinalement, elle lissa ses cheveux châtain et les rejeta derrière l'oreille.

Vance réajusta son monocle.

— Réellement, Miss Barton, conseilla-t-il avec le plus grand sérieux, vous devriez porter du bleu Alice, cela irait bien mieux que le cerise à votre teint mat.

Les traits de la jeune fille jusqu'ici pleins d'appréhension, se détendirent, et elle jeta à Vance un regard de petite chatte interloquée.

— Vous n'allez donc pas m'interroger sur les événements de la nuit ? demanda la jeune fille, visiblement déçue.

— Oh ! Vous savez donc quelque chose ?

— Mon Dieu, non, admit-elle, je dormais.

— Justement. C'est bien pour cela que je ne vous

ennuierai plus de mes questions. Il la congédia avec bonhomie.

Barton s'était à peine retirée, lorsque nous vîmes le vieux Sproot aller à la porte d'entrée et introduire un visiteur qui monta rapidement au premier étage. C'était, nous dit Chester, le Docteur Von Blon.

— Depuis combien de temps connaissez-vous le Docteur ? lui demanda Vance.

— Combien de temps ? Greene parut surpris. Ma foi, toute ma vie ; j'ai été avec lui à l'école Publique Bleekman. C'est son père, le vieux Docteur Veranus V. Blon qui a été l'accoucheur de mère pour tous les plus jeunes Greene ; médecin de famille, directeur de conscience et tout ce qui s'ensuit, depuis des temps immémoriaux. A la mort de Von Blon senior, nous avons tout naturellement adopté le fils. D'autant plus que le jeune Arthur s'y connaît ; il a été se perfectionner en Allemagne.

Vance acquiesça avec insouciance.

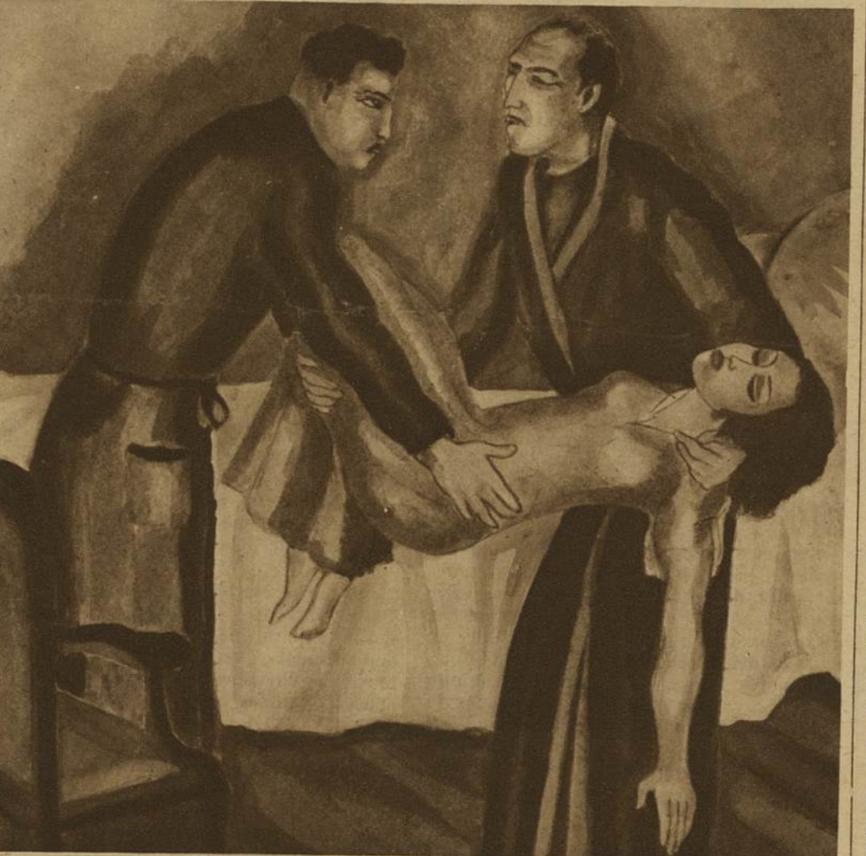
— Si nous bavardions un peu avec Miss Sibella et M. Rex, en attendant le Docteur ? Nous pourrions commencer par votre frère ?

Greene demanda du regard l'approbation de Markham, puis il sonna Sproot.

Rex Greene arriva, aussitôt appelé.

— Qu'est-ce qu'on me veut encore ? demanda-t-il en nous dévisageant avec une nervosité intense. En quoi pourrai-je vous aider ? Seul de toute a maison, Chester paraît avoir été éveillé.

Rex Greene était un jeune homme au teint blafard, courtaud, aux épaules étroites et voûtées et dont la tête démesurément grosse reposait sur un cou d'une maigreur extrême. Il n'était guère plaisant à voir, il y avait en cet homme quelque chose — peut-être une cérébralité poussée à l'extrême — qui donnait l'impression de possibilités peu communes. J'avais vu autrefois chez un jeune



A nous deux nous portâmes la pauvre jeune fille jusqu'à son lit...

C'est la main de Dieu, si vous voulez connaître mon opinion.

— Ma foi, Hemming, nous ne vous l'avions pas demandée, ainsi, Dieu a été pour quelque chose dans cette fusillade, eh ?

— C'est Lui qui a tout fait. La femme parlait avec un ferveur religieuse inébranlable. Les Greene sont une famille méchante et impie. — Elle lança un regard de défi à Chester Greene qui éclata d'un rire forcé.

— Car je soulèverai contre eux, dit l'Éternel, leur fils, leur fille, leur neveu — seulement, ici, il n'y a pas de neveu — et je les balaierai avec le balai de la destruction, dit l'Éternel.

Vance poussa un soupir.

— Vous pouvez retourner à vos méditations bibliques, Hemming. Je voudrais seulement que vous vous arrêtiez en route pour dire à Barton que nous désirons ardemment la voir.

La femme se leva et sortit de la pièce avec la raideur d'un automate.

Barton entra, visiblement effrayé. Mais la peur ne suffisait pas pour bannir complètement sa coquetterie distincte. A travers le regard alarmé qu'elle nous lança, on voyait percer une certaine timidité ; machinalement, elle lissa ses cheveux châtain et les rejeta derrière l'oreille.

Vance réajusta son monocle.

— Réellement, Miss Barton, conseilla-t-il avec le plus grand sérieux, vous devriez porter du bleu Alice, cela irait bien mieux que le cerise à votre teint mat.

Les traits de la jeune fille jusqu'ici pleins d'appréhension, se détendirent, et elle jeta à Vance un regard de petite chatte interloquée.

— Vous n'allez donc pas m'interroger sur les événements de la nuit ? demanda la jeune fille, visiblement déçue.

— Oh ! Vous savez donc quelque chose ?

— Mon Dieu, non, admit-elle, je dormais.

— Justement. C'est bien pour cela que je ne vous

prodige des échecs la même formation crânienne et les mêmes caractères généraux de la face.

Vance paraissait se recueillir, mais je savais qu'il était en train d'absorber chaque détail de la silhouette qu'il voyait devant lui. A la fin, il posa sa cigarette et fixa un regard paresseux sur la lampe du bureau.

— Vous dites avoir dormi pendant toute la tragédie de cette nuit ? Comment pouvez-vous expliquer un sommeil aussi persistant, étant donné que l'un des coups a été donné dans une chambre voisine de la vôtre ?

Rex glissa convulsivement jusqu'au bord de son siège, puis hocha de la tête en évitant soigneusement nos yeux.

— Je n'ai pas cherché à l'expliquer répliqua-t-il avec irritation ; mais malgré son ton provoquant semblait manquer d'assurance et se tenir sur la défensive. Puis il continua avec précipitation : Les murs de cette maison sont d'une épaisseur respectable, et il y a toujours plus ou moins de bruit dans la rue... il est possible également que j'aie eu la tête cachée sous les couvertures.

— Vous vous seriez certainement caché la tête sous les couvertures si vous aviez entendu la détonation, commenta Chester sans chercher à voiler son mépris pour son frère.

Rex, se retournant d'un bond, s'apprêtait à lui renvoyer la balle, mais il en fut empêché par une nouvelle question que Vance lui posa immédiatement :

— Quelle est votre idée sur le crime commis, M. Greene. Vous êtes au courant de la situation dans tous ses détails.

— Je croyais que la police s'était décidée pour un voleur : ses yeux perçants se posèrent sur Heath. N'était-ce pas là votre conclusion ? et alors pourquoi m'interroger, moi qui ne sais rien ?

— Nous voulons acquiescer une sécurité absolue, lui dit Vance. Vous ne voudriez pas que le meurtrier de votre sœur reste sans châtiement par manque de persévérance de votre part.

Rex fit une profonde inspiration : « Venger la mort de Julia ! J'y tiens bien moins que de punir le chien qui a blessé Ada. On lui rend déjà la vie assez dure ici, en temps normal.

Vance acquiesça avec sympathie :

— Ne vous laissez pas trop bouleverser par cette tragédie, M. Greene, et vous pouvez compter sur nous pour faire l'impossible afin de retrouver et châtier l'agresseur de Miss Ada... Nous n'allons plus vous ennuyer pour le moment.

Rex se leva avec un empressément hâtif et sortit de la pièce non sans avoir gratifié son frère d'un regard sournois.

— Rex est un drôle d'oiseau, remarqua Chester après un court silence. Il passe presque tout son temps à lire et à résoudre des problèmes abstraits de mathématiques et d'astronomie. Il est de plus d'une excessive nervosité et sujet à des sortes de crises.

— Votre frère a bien la mine d'un épileptique, fit Vance.

— Oh, non rien de ça ; je l'ai pourtant vu se torturer dans des convulsions quand il est particulièrement déchainé. Il est facilement ému et perd alors tout contrôle sur lui-même.

Vance se dirigea vers la grande fenêtre qui regardait l'East River et y demeura immobile, les yeux lointains.

Brusquement, il se retourna.

— A propos, M. Greene, avez-vous retrouvé votre revolver ?

Chester tressaillit et jeta un rapide coup d'œil sur Heath qui avait dressé l'oreille.

— Non, ma parole, je ne l'ai pas retrouvé. Mais enfin, où diable a-t-il donc pu aller se nicher ? Personne ici n'aurait eu l'idée d'y toucher. Les bonnes n'ouvrent jamais les tiroirs quand elles font la chambre. C'est vraiment rigolo... où peut-il être fourré ?

— L'avez-vous bien cherché aujourd'hui comme vous me l'aviez promis ? demanda Heath en prenant un air belliqueux, il projeta brusquement la tête en avant. Ces manières de bull-dog étaient d'ailleurs absolument illogiques, puisqu'il défendait la thèse du cambriolage. Mais lorsque Heath était troublé, il devenait agressif, et tout point douteux dans une enquête le troublait profondément.

— Bien sûr que je l'ai cherché, répondit Chester, hautain et indigné. Mais je n'en ai retrouvé aucune trace... probablement flanqué dehors par inadvertance, pendant un des grands nettoyagees.

— Possible, admit Vance. Quel genre de revolver était-ce ?

— Un vieux Smith et Wesson 32. Chester semblait faire des efforts pour se rafraîchir la mémoire. Manche de nacre, dessins gravés sur le barillet, je ne me rappelle plus exactement. Je l'avais acheté il y a quinze ans — plus peut-être — un été où j'étais allé faire du camping dans les Adirondacks. Je m'en servais pour tirer à la cible, et puis, j'en ai eu assez, et de l'ai fourré dans un tiroir derrière un tas de vieux chèques périmés.

— Etait-il en bon état, à ce moment là ?

— Oui, autant que je sache. Le fait est que je l'avais trouvé un peu dur. De sorte qu'il a fallu le faire filer après cela, comme c'était un truc à double détente il partait au plus léger atouchement. C'est plus facile pour faire du tir à la cible.

— Vous souvenez-vous s'il était chargé quand vous l'avez mis de côté ?

— Pourrais pas vous le dire. Possible que oui, il y a si longtemps de cela.

— Y avait-il des cartouches dans votre tiroir ?

— Non, cette fois-ci, je peux répondre catégoriquement : il n'y avait pas une seule cartouche. Vance regarda sa montre.

— Et maintenant, puisque le docteur Von Blon est encore retenu auprès de sa malade, ne pourrions-nous pas avoir un entretien avec Mrs. Sibella ?

Chester parut visiblement soulagé en voyant liquidée la question du revolver.

— Je vais aller la chercher moi-même dit-il, et il s'élança hors de la pièce.

Markham souriant se retourna vers Vance.

— Je crois que vous avez donné inutilement à cette question de revolver, une importance qu'elle n'a pas.

— J'en suis tout à fait sûr, M. Markham, grommela Heath. Et surtout, je ne vois pas à quoi peuvent nous servir tous ces papotages avec la famille. Je les ai tous eus sur la sellette la nuit dernière, alors que l'événement était encore tout frais et je peux vous affirmer qu'ils ne sont au courant de rien. La seule personne ici à qui je voudrais parler, c'est cette Ada Greene. Peut-être a-t-elle vu le voleur ?

— Sergeant, dit Vance, en hochant tristement la tête vous êtes positivement obsédé par votre légendaire cambrioleur.

Markham, songeur, examinait le bout de son cigare.

— Non Vance, je suis enclin à penser comme le sergeant. C'est vous qui me paraissez avoir une imagination morbide. Je me suis trop facilement laissé entraîner dans cette enquête.

Des pas résonnèrent à ce moment sur l'escalier de marbre, et quelques secondes après Sibella Greene fit son apparition en compagnie de Chester.

CHAPITRE V

Hypothèses.

Sibella entra d'une démarche souple et ferme, la tête haute, l'air audacieux, le regard interrogateur fixé sur les personnes présentes.

Elle était grande et svelte avec un corps d'athlète et sans être précisément jolie, elle possédait un charme glacial qui attirait l'attention sur ses traits sculpturaux. Elle était vêtue simplement, d'un costume de sport foncé, très court.

Les présentations faites, elle s'assit à la table du centre et croisa confortablement les jambes. Elle prit une cigarette et se rejetant en arrière, jeta à Markham un regard persifleur. « Quelle vie de patachon, cette nuit, croyez-vous ? Jamais encore, ces vieux murs n'ont connu autant d'émotions. Et c'est bien ma veine d'avoir dormi tout le temps à poings fermés. » Elle fit une moue : « Chet ne m'a appelée que lorsque tout était fini. C'est bien de lui, il a l'esprit de contradiction ! »

J'aurais été infiniment choqué par tant de légèreté chez toute autre personne. Mais je mis son apparente dureté sur le compte d'un courage simulé encore que peu naturel. Markham par contre lui en voulut de son attitude.

— On ne peut guère faire grief à M. Greene de n'avoir pu prendre la chose à la légère, dit-il réprobateur. Le meurtre brutal d'une femme sans défense et l'agression contre une jeune fille peuvent difficilement être classés dans la rubrique des distractions.

Sibella le regarda avec un air de reproche.

— Vous savez, M. Markham, on croirait tout à fait entendre la mère Supérieure du couvent où j'ai été enfermée pendant deux ans. Elle redevint subitement grave. De toutes façons, Julia n'a jamais rien fait pour se rendre aimable. Toujours acariâtre et malveillante, ses bonnes œuvres ne rempliraient pas un livre.

(à suivre)

Dans notre Bibliothèque

THE AVENGER

Le Vengeur, par Edgar WALLACE.

Le lecteur français qui tient volontiers le roman d'aventures pour un genre inférieur, ne se doute guère de l'importance qu'a prise dans les pays anglo-saxons la littérature dite policière. On peut affirmer, sans craindre d'exagérer, que ces romans, que l'on désigne par le terme générique de *mysteries*, représentent la moitié de la production anglaise et américaine en fait d'œuvres d'imagination. Dans certaines revues (*The New Yorker* par exemple), une rubrique bibliographique spéciale est consacrée au meilleurs *mysteries*; plus d'une dizaine de titres nouveaux y trouvent place chaque semaine.

Ces romans sont de deux sortes : les *detective-stories* et les *thrillers*.

Les *detective-stories* (histoires de détective), font goûter au lecteur le plaisir intellectuel de la découverte. Il s'agit pour le romancier de tenir jusqu'à la fin du livre notre curiosité en suspens, en nous invitant à collaborer avec nos faibles moyens à la recherche patiente et méthodique du criminel : la conscience de notre propre stupidité nous fera trouver plus surprenantes les facultés déductives du véritable héros de l'histoire, le détective, qui réussit avec une aisance admirable, à percer ses ténèbres où vainement nous nous débattons. L'essentiel, dans cette sorte de roman, ce n'est pas le crime, mais l'enquête.

L'*Affaire Benson* (The Benson Murder Case), le remarquable roman de Van Dyne, que j'ai signalé dans une précédente chronique, peut être considéré comme un modèle du genre. C'est un simple problème proposé au lecteur, une équation à résoudre — ou plus exactement, un système d'équations à plusieurs inconnues, chacune de ces inconnues étant un des assassins possibles : par élimination successive, on arrive à découvrir le grand X, le criminel. — On assiste à une enquête policière, un point c'est tout. Il n'y a qu'un crime et qui n'a point un caractère d'horreur particulier. Ceux qui aiment les jeux patients de l'intelligence : l'algèbre, les échecs, la métaphysique ou les mots croisés, ne quitteront le livre qu'à la dernière page ; les autres bailleront.

Un bon *thriller* les réveillerait peut-être, un *thriller* bien corsé, avec une demi-douzaine de crimes, des traces de doigts sanglants sur les portes, une main qui verse du poison dans les verres, un chien qui hurle à la mort dans un jardin désert, des inscriptions mystérieuses, des poursuites dans une banlieue tragique, un couteau qui luit dans l'ombre... Le *thriller* (to thrill signifie faire tressaillir) agit directement sur l'épigastre. Il n'atteint pas son but si, le livre une fois fermé, il ne réussit pas à peupler notre sommeil des plus effroyables visions, et si, nous réveillant dans le noir, le moindre craquement de meubles, le moindre frémissement des rideaux ne nous dresse sur notre lit, le cœur battant et la bouche sèche.

Le *thriller* s'adresse, aux lecteurs avides de sensations fortes, aux fanatiques du Grand Guignol, à tous ceux qui recherchent ce petit décrochement du cœur que nous procurons, sans danger, les chutes délicieuses du Scenic Railway.

Le grand Poë, qui a tout découvert, a donné les modèles du genre : *Le Puits et la Pendule* — pour

ne citer qu'un des contes auxquels nous devons les plus beaux cauchemars de notre enfance — est un *thriller*, comme *La Lettre volée* et *Le Double Assassinat dans la Rue Morgue* sont les premières *detective stories*. Entre ces deux types extrêmes, toutes les formes du roman policier sont depuis apparues, et il est souvent difficile de classer tel ouvrage dans une catégorie, tel ouvrage dans l'autre. Certains écrivains ont su se concilier deux classes de lecteurs assez différentes, en faisant surgir, au cours d'une enquête menée avec toute la rigueur qui plaît aux uns, les péripéties tragiques qui plaisent aux autres. Mais il est des auteurs de romans policiers qu'on peut dire "spécialisés". C'est le cas d'Edgar Wallace, à qui nous devons les *thrillers* les plus sensationnels qu'on ait publiés durant ces dernières années.

La vogue d'Edgar Wallace en Angleterre et en Allemagne est prodigieuse. Elle vient peut-être de ce que cet heureux auteur ne laisse aucun répit à ses innombrables lecteurs : sa fécondité est en effet proverbiale.

Un confrère de Wallace a imaginé cette plaisante histoire que les journaux se sont hâtés de répandre :

On appelle M. Wallace au téléphone :
— Allo !... Allo !... M. Wallace !
— Non. Son secrétaire. M. Wallace a commencé ce matin un nouveau roman et il a recommandé qu'on ne le dérangeât point avant qu'il l'ait terminé.
— Bien. Ne coupez pas. J'attendrai.

Une telle fécondité présente évidemment de graves inconvénients. Il s'en faut de beaucoup que tous les romans de Wallace soient également réussis. Mais il y en a d'excellents. *Le Vengeur* (The Avenger) est parmi les meilleurs.

Il est difficile de raconter en quelques lignes le sujet d'un roman aussi fertile en inventions et en péripéties. Disons l'essentiel. Un vieux maniaque inoffensif en apparence, pour se montrer digne d'un de ses grands ancêtres, décide d'exercer le même métier que lui. Il rencontre toutes sortes de difficultés dans l'accomplissement de ce beau projet. Il s'enferme à la campagne, dans le château délabré qui lui vient de ses pères, installe dans un souterrain la machine qui lui est nécessaire et attire les clients comme il peut. Au bout de peu de temps son industrie devient florissante et il réussit à placer sa marchandise aux quatre coins de Londres.

Vous comprendrez quel parti l'auteur a pu tirer de ce sujet lorsque vous saurez que le vieux fou est descendant du bourreau Samson, qu'il a installé chez lui une guillotine et qu'il va semer les têtes de ses victimes dans les rues désertes — ce qui ne manque pas de provoquer un certain émoi à Scotland Yard.

Mais je ne dis pas tout. Il y a aussi un orang-outang ravisseur de jeunes filles et un terrible collectionneur d'épées que tout le monde prend, naturellement, pour le coupable.

L'histoire finit bien, puisque aucun des personnages essentiels — ni le détective, ni la charmante star de cinéma dont le détective est amoureux — n'est endommagé par le couperet et que le descendant de Samson est puni par où il a péché : il périt, par un hasard tragique, sur l'échafaud qu'il a lui-même dressé.

IGGINS AND Co, par Jean FOURNIER.
(Librairie Gallimard).

Ce roman policier est parmi les plus remarquables qui aient paru en France depuis quelques années. M. Jean Fournier montre dans la conduite du récit, une habileté qui l'égale aux meilleurs romanciers anglais, maîtres du genre. Par un procédé tout nouveau, en confiant le soin de rechercher l'auteur d'un crime non plus à seul détective, mais à une agence policière, il nous permet de suivre l'enquête pas à pas et de connaître les hésitations des collaborateurs d'Iggins, tout en conservant au personnage principal, Iggins lui-même, dont la pensée nous reste inconnue, jusqu'au dénouement, ce mystérieux prestige auquel a droit tout détective digne de ce nom.

Il est trop tard pour que je puisse donner ici une analyse complète de ce roman. Mais je tenais à le signaler à nos lecteurs.

Roger GALLOIS,

Détective - Théâtres

BROADWAY

Cette pièce américaine eut aux États-Unis une carrière éclatante ; elle a obtenu à Paris, sur la scène du théâtre de la Madeleine un succès triomphal. M. Charles Meré a réussi l'adaptation d'une œuvre importée d'un pays dont les goûts, en matière théâtrale surtout, sont diamétralement opposés aux nôtres ; en auteur qui connaît à fond son métier, il a su tirer d'un sujet mince, et quelque peu enfantin, une pièce mouvementée, au dialogue vif, émaillé de mots d'argot et d'expressions anglo-saxonnes, qui lui donnent une allure exotique des plus pittoresques.

Le point de départ de "Broadway" est un fait divers : une querelle entre deux bandes rivales de bootleggers.

L'action se passe, durant les trois actes, dans le foyer des artistes d'un cabaret music-hall de Broadway, la principale artère de New-York.

Stève Grandall, bellâtre élégant et cynique, est le chef redouté d'une association de contrebandiers d'alcool. Il occupe ses loisirs à courtoiser Bellie Moore, une petite danseuse qui s'exhibe dans le cabaret dont il est le fervent habitué, sinon le commanditaire.

Bellie, éblouie par le luxe clinquant du bandit, qu'elle prend pour un homme du monde, serait bien près de tomber dans ses bras, si un de ses camarades Roy Lane, qui rêve d'en faire sa femme, ne s'efforçait de contrecarrer les projets de Stève.

Une autre bande de bootleggers, dont le chef est Edwards Scar, dit Le Sabré, a été victime des agissements des hommes de Stève. Le Sabré venu pour demander des explications à son rival est abattu d'un coup de revolver. Son cadavre est transporté dans la rue, où il est bientôt découvert.

La police est alertée. Elle serait disposée à croire qu'il a été tué par ses complices ; mais, le détective Dan, client de l'établissement soupçonné Stève. Ce dernier accuse Roy Lane, d'être l'auteur du meurtre. Peu à peu, les mailles du filet se resserrent autour de lui.

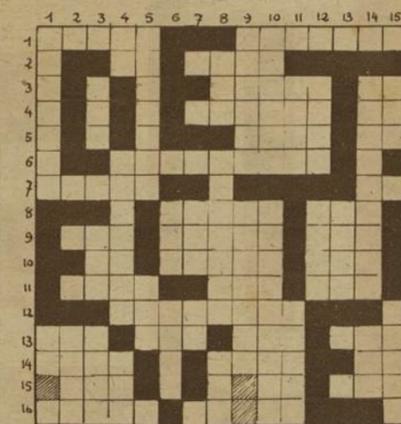
Enfin démasqué, Stève est tué par la maîtresse du Sabré qui venge ainsi la mort de son amant.

Dan qui sait à quoi s'en tenir feindra de croire au suicide. Quant à Bellie, elle épousera Roy Lane.

Cette pièce, dans laquelle le théâtre cotoie le Music-Hall, où le drame s'allie de plaisante façon au Vaudeville, où les chants succèdent aux danses, est d'une formule nouvelle, originale et infiniment attrayante.

J.-B. HENNEQUIN

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- Ce que portent les criminels. — Chevaux de robe jaune et noire.
- Possessif. — Souverain déchu.
- Ordre de silence. — Deux lettres de palme.
- Prénom féminin. — Conditionnel.
- Homme d'idées fort avancées. — Possessif.
- Assassin célèbre.
- Voleur connu et distingué. — Note de musique.
- Fit trop rapidement. — Regarde dans ce livre.
- Textile. — Jésuite missionnaire en Chine. — Prénom arabe.
- Lettre grecque. — Revient de l'autre monde. Air.
- Souffle. — Perroquet. — Saison.
- Prénom d'un célèbre détective.
- S'enfonce dans le sol. — Beau temps. — Trois lettres de thune. — Tuteur.
- Gagneras. — Fleuve. — Pronom.
- Se refusa à avouer. — Deux lettres d'Eden. — Venue au monde.
- Ville de l'Est. — Carte. — Pronom.

VERTICALEMENT

- Légitime pour les nations, illégal chez les particuliers. — Note.
- Ville d'Algérie.
- Cours d'un fleuve. — Colère. — Le premier assassin.
- Conjonction. — Compagnons peu estimés d'un roi de France. — Poche.
- Lézards. — Boisson généralement chaude.
- Les criminels s'y rencontrent. — Exister.
- Ce que rendent les guillotinés. — Note.
- Trois lettres de saule. — Village du Puy-de-Dôme.
- "Mec à la redresse". — Petits mammifères.
- Lança une bombe contre Napoléon III. Ce que sont les mains d'un malfaiteur dangereux.
- Animal à cornes. — Bandit asiatique.
- Rien du tout. — Arme blanche.
- Entouré d'eau.
- Tue. — Saison.
- Attache. — Armes d'antan.

Nous publierons la solution de ce mot croisé dans le numéro du 29 novembre. Ainsi que les noms des dix premières personnes qui nous auront envoyé avant jeudi 22 novembre la solution exacte.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

34 Rue la Bruyère PARIS — Téléphone 85118 — TRUDDAINE 153-97

Bulletin d'Abonnement

Veillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom :

Prénoms :

Profession :

Adresse :

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement :

Remplissez ce bulletin et envoyez-le à :

Direction du journal DÉTECTIVE
35, rue Madame, PARIS (6^e) — Tél. LITTRÉ 32-11
Votre abonnement partira du jour de sa réception

Un important événement dans le journalisme :

Chaque Vendredi paraît

GRINGOIRE

Le grand hebdomadaire Parisien, Littéraire et Politique

Publié sous la direction de

H. de CARBUCCIA, J. KESSEL et Georges SUAREZ

Articles de Raymond POINCARÉ, Louis BARTHOU, Edouard HERRIOT, André TARDIEU, Louis LOUCHEUR.
Chronique politique de Georges SUAREZ.
Critique littéraire de Marcel PRÉVOST et Henri BÉRAUD.
Critique théâtrale de Francis de CROISSET et J. KESSEL.
Choses vues : Raymond RECOULY.
Critique musicale de AURIC. Chronique mondaine de la princesse Lucien MURAT.
Portraits par Henri BÉRAUD, Louis LATZARUS, Joseph DELTEIL, Jean de PIERREFEU, Georges SUAREZ.
Reportages et Voyages d'Henri BÉRAUD, Albert LONDRES, Paul MORAND, ROUBAUD, Marise QUERLIN, L.-C. ROYER, Pierre DAYE, J. KESSEL.

Dessins et caricatures de GUS BOFA, BIB, PEDRO, BILS, Jean ROUTIER, Roger ROY, MONIER, GROWE, FERJAC, etc...
Nombreux échos politiques, littéraires, artistiques, mondains, etc.
Romans et Nouvelles de Marcel PRÉVOST, Henri de RÉGNIER, Paul BOURGET, Henry BORDEAUX, Abel HERMANT de l'Académie Française, ROSNY aîné, ROSNY jeune de l'Académie Goncourt.
COLETTE, Cl. FARRÈRE, GÉRARD d'HOVILLE, Henri BÉRAUD, Roland DORGELES, Maurice DEKOBRA, Pierre BENOIT, Paul MORAND, Maurice LAROUY, Paul CHACK, SOMERSET MAUGHAM, Jacques de LACRETELLE, Alfred SAVOIR, ARMANDY, BIRABEAU, Pierre MILLE, Gabriel de LA ROCHEFOUCAULD,

Armand MERCIER, GYBAL, André SAVIGNON, Armand PRAVIEL, Charles PETTIT, Pierre BOST, Edouard DULAC, Bernard NABONNE, BOUCHARDON, BOUCARD, LUCIETO, J. KESSEL.
Articles de François PIÉTRI, Albert BERNARD, André CHEVRILLON, Edouard ESTAUNIE, HENRI-ROBERT, Georges LÉCOMTE, de l'Académie Française, Lucien DESCAVES, de l'Académie Goncourt, Henry TORRES, CAMPINCHI, Pierre BONARDI, LUGNÉ-POE, Pierre BRISSON, André BEUCLER, Fernand DIVOIRE, Paul LOMBARD, Louis-Léon MARTIN, FERRI, PISANI, Hervé LAUWICK, PORTMANN professeur, Jean DORSENE, J. ARNAVON, Pierre BÉNARD, G.-A. MASSON, Raymonde LA TOUR, Raymond MILLET, Étienne REY, etc

GRAND CONCOURS

4.000 gagnants - 500.000 francs de prix - 1^{er} prix : 100.000 francs en espèces

GRINGOIRE

Qui comprendra 12 grandes pages de journal sera largement diffusé par les soins des MESSAGERIES HACHETTE

Prix : 0.75 (les deux premiers numéros 0.50)

BUREAUX : 20, Avenue Rapp, PARIS (VII^e) — Téléphone : SÉGUR 83-24 et 95-21

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

En route pour le bagne...



**Lire en page 10, les conditions de notre Grand Referendum-Concours :
Ya-t-il au bagne des innocents ou des hommes qui ont trop expié?**